VOLUME VI. WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 27 NOVEMBRE 1918 NUMERO 28

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones G 4264-4265

DES FAITS ET LEURS CONSEQUENCES

Le *Vorwaerts*, organe en chef des socialistes, à Berlin, qualifie de "terribles" les conditions de l'armistice, et il ajoute: "L'ancien régime s'étant écroulé, le nouveau gouvernement doit accepter ces conditions et les exécuter loyalement. Les traités signés doivent être exécutés. Ce sera la tâche du nouveau gouvernement de conclure promptement la meilleure paix possible."—*L'Action Catholique*.

"Les traités signés doivent être exécutés." C'est évidemment une autre chanson que l'on entonne.

"Les traités signés doivent être exécutés", disent les socialistes allemands. La neutralité de la Belgique, garantie par un traité dûment signé, n'était qu'un chiffon de papier, disait Guillaume au temps de sa force. Cette force, c'était la force brutale. Avec toute l'Allemagne, empoisonnée aux sources d'une philosophie matérialiste, il croyait sa patrie omnipotente. Le roi Albert de Belgique paraissait bien à plaindre: il avait de son côté le droit, mais il manquait de gros canons pour le faire respecter, et Guillaume triomphant lui passait sur le corps.

Les positions sont changées. Pour Albert de Belgique, tout semblait perdu, fors l'honneur; pour Guillaume d'Allemagne tout était gagné, la honte y comprise! Mais qu'importait la honte, n'allait-elle pas être lavée par sa glorieuse chevauchée à travers la Belgique, le chemin court sur Paris, et par sa glorieuse entrée dans le coeur de la France? La théorie du succès justifiant tous les crimes.

Les rêves sont évanouis! Albert de Belgique entre à Bruxelles en triomphateur et Guillaume d'Allemagne, aujourd'hui simple Guillaume Hohenzollern, fugitif en Hollande, n'est même pas sûr de sa vie.

Tout est perdu, l'honneur y compris!

Donc, la force brutale n'est pas tout; à la longue elle vient s'user contre la force du droit qui sait dire *non* quand il faut dire *non*, quelles qu'en soient les conséquences immédiates.

Un rapprochement s'impose. Dans un autre pays, — et ce pays n'est ni le Japon ni la Chine, — il s'est trouvé un ministre de la couronne britannique qui, un jour, a rêvé d'attacher son nom à une oeuvre d'extermination des autres langues au profit de l'anglais. C'était à l'encontre des meilleures traditions britanniques, mais qu'importaient les traditions britanniques à notre ministre manitobain? Il y avait de plus un traité dûment signé qui protégeait une des langues qu'il voulait faire disparaître: la langue française. Il y avait un chemin court vers le succès: déchirer le chiffon de papier qui portait la signature du roi d'Angleterre, son maître. N'avait-il pas la force de le faire, et la force n'était-elle pas en définitive le meilleur argument, celui auquel on ne résiste jamais? Monsieur le ministre prit donc le chemin court, la majorité servile de l'assemblée législative le suivit, et tous ensemble ils se déshonorèrent. Le chiffon de papier fut jeté à l'égoût; il avait le sort de celui qui garantissait la neutralité de la Belgique contre l'invasion de Guillaume.

Maintenant que l'incarnation de la force brutale a fait une banqueroute retentissante en Allemagne, ses imitateurs, ici, seront-ils plus sages?

Citoyens britanniques de langue française, comme nos ministres le sont de langue anglaise, nous leur demandons d'appliquer dans ce pays de liberté pour eux mais pas pour nous, la nouvelle théorie des socialistes allemands: "les traités signés doivent être exécutés". Elle est plus selon les données de la justice et de l'honneur, et l'Allemagne va probablement faire la dure expérience qu'il eût mieux valu pour elle ne jamais s'en départir.

Nos ministres manitobains seront-ils plus subversifs de l'ordre que les socialistes allemands? C'est ce qui reste à voir.

Nous est avis qu'ils feraient mieux de s'exécuter avant le retour des glorieux soldats qui sont allés se battre en Europe pour assurer aux traités dûment signés la stabilité qu'ils doivent avoir chez les nations qui ont encore le sens de l'honneur. Il serait vraiment pénible pour les défenseurs de la liberté européenne de la voir périr chez eux.

Et pour que notre gouvernement sache bien de quoi il s'agit, nous finirons cet article en lui citant les mots de Lord Acton sur le sujet. Le noble Lord ne peut sûrement pas être taxé d'exagération. Voici ses paroles; pour ne pas les altérer, nous les citerons en anglais:

"The most certain test by which we can judge whether the "country is really free is the amount of security enjoyed by "minorities."

A ce compte, avouons-le, la liberté est déménagée du Manitoba depuis bon nombre d'années!

A DROITE ET A GAUCHE

Nouveaux académiciens.

Foch et Clémenceau deviennent Académiciens. Joffre l'était déjà depuis un an. Clémenceau est un journaliste de carrière, à la plume nerveuse et mordante. Ce n'est pas cela cependant qui lui vaut cet honneur. Comme à Foch et Joffre, on le lui décerne pour le remercier des services rendus à sa patrie. Rarement début de carrière pouvait moins que celui de Clémenceau faire prévoir une pareille fin. Son nom est mêlé à l'histoire de la Commune et aux plus tristes pages du régime parlementaire en France. On l'avait surnommé le "tombeur de ministère": Il semblait anarchiste par tempérament et ce ne fut pas sans une certaine crainte qu'on vit, en pleine crise, arriver au pouvoir ce vieux politicien, apparemment incorrigible contempteur de l'ordre. Les apparences sont souvent trompeuses. A la joie de tous les bons patriotes de France, de tous les amis de la France, Clémenceau devait le prouver une fois de plus. Le Vieux Tigre, le tombeur de ministères, ce créateur d'anarchie parlementaire, recélait un patriote et un patriote à poigne en dépit de l'âge, en fait l'homme dont la France avait absolument besoin pour écraser les traîtres de l'intérieur. Sa venue au pouvoir fut presque immédiatement suivie des procès de Bolo, Malvy, Duval, de l'arrestation de Caillaux et d'un tas de menu fretin de la trahison nationale. Le défaitisme, peut-être le plus rude ennemi de la France, au cours de cette guerre, avait vécu. L'unité de commandement allait suivre, puis la victoire.

Joffre n'a rien écrit si ce n'est quelques proclamations militaires qui dans leur éloquente brièveté valent beaucoup de gros bouquins et vivront beaucoup plus longtemps qu'eux dans la mémoire des hommes. Ainsi celle qui précéda la première bataille de la Marne. Foch a mis en claires formules ses conceptions de la guerre. Elles sont le manuel des hommes de guerre.

Les colonies allemandes.

L'Australie insiste pour que les colonies allemandes du Pacifique, actuellement occupées par ses troupes et celles de la Nouvelle-Zélande, ne retournent pas à l'Allemagne. Elle demande qu'on la consulte dans la disposition de ses colonies. Ce n'est pas une pensée de conquête qui la pousse à faire cette requête, mais simplement le désir de se protéger. On fera droit peut-être à son désir, mais pour qu'il en soit ainsi il faudra que cela ne contrecarre pas les projets de l'Angleterre et des Alliés. Sinon, adieu colonies allemandes.

Le rapatriement des prisonniers.

Une clause de l'armistice pourvoit au rapatriement immédiat de tous les Français, civils ou militaires, prisonniers en Allemagne. On estime leur nombre à 120,000. Ils seront rapatriés par chemin de fer, voie maritime, automobiles, en un mot, tous les moyens possibles de locomotion. Ce travail durera six semaines.

Combien de ces prisonniers reviendront en bonne santé? Ceux qui sont déjà rentrés en France portent toutes les marques de l'odieux régime de privations auquel ils ont été soumis dans les prisons allemandes.

Encore à craindre?

Quarante ans l'Allemagne fut le cauchemar de l'Europe. On ne peut pas affirmer qu'elle ait cessé de l'être tout à fait. Ne vient-on pas de lancer un cri d'alarme? Le Kaiser a-t-il abdiqué ou non? La rumeur de sa rentrée prochaine en Allemagne n'est pas sans causer des inquiétudes. On se demande si les prétendus révolutionnaires ne travaillent pas en définitive pour le compte de Guillaume II. Assurément l'Allemagne ne peut rien actuellement dans le domaine militaire: elle est sevrée d'une bonne part de sa force militaire, tant sur terre que sur mer. Mais il y a l'avenir, mais il y a la revanche à préparer. Soyons assurés que les Allemands y pensent. Il est évident que le traité de paix qui sera formulé à Versailles amputera l'empire allemand de ce qu'il a volé au Danemark, à la France et à la Pologne. Ce sera bien fait et juste. Cependant il ne faudrait pas que les Alliés permissent aux "tronçons du serpent", selon la forte expression de Louis Dimier, de se reconstituer. Ils y tendent déjà, car la semaine dernière même la population allemande de l'Autriche demandait à faire partie de la nouvelle république allemande. Le principe d'unification qui, parti de la Prusse, unifia toute l'Allemagne, constitua ce formidable empire militaire dont la destruction a requis l'effort de tout l'univers, n'est pas mort. L'esprit allemand en est pénétré, saturé, et, si les Alliés ne veillent pas au grain, il aura tôt fait de refaire ce que les Alliés n'auront pas su détruire pour toujours.

L'après-guerre et nos industries.

C'est le sujet que M. Thomas Findley, président et gérant-général de Massey-Harris Co., traite dans le *Globe* de jeudi dernier. Il confine pratiquement ses commentaires à l'industrie des instruments agricoles. M. Findley croit que les industries du pays absorberont sans difficulté la main-d'oeuvre employée ces quatre dernières années à fabriquer des munitions. Ce qu'il redoute, c'est l'heure de la démobilisation générale. Qu'il y eût alors un surplus de main d'oeuvre, il n'en serait pas surpris. Mais à l'heure même et dans les quelques mois qui suivront, il croit que nos industries auront besoin de tout le travail disponible. Ainsi la fabrication des instruments agricoles reprendra. Elle a végété ces quatre dernières années, car la guerre lui ferma les marchés de Russie, de l'Australie et de l'Amérique du Sud. La paix lui ouvre de nouveaux débouchés. Il y aura, en France et en Belgique, une grande demande d'instruments agricoles.

—Y aura-t-il baisse dans les prix? lui demande le *Globe*.

— Non. Retarder ses achats dans cet espoir, ce serait faire erreur. On ne verra point de diminution de prix, d'ici assez longtemps, dans les produits des industries dont les métaux sont la matière première. Il s'écoulera un assez long temps avant qu'il y ait baisse dans le coût de la matière première. Le coût final du produit dépend toujours du coût de la matière première. Outre le coût de la matière première, il y a encore le fait que tous les fabricants ont en entrepôt d'assez importantes quantités d'instruments agricoles. Ils feront en sorte que les prix se maintiennent jusqu'à l'épuisement de ces stocks. Ce qui est à craindre, dans l'après-guerre, selon M. Findley, c'est la tentative de revenir brusquement et sans transition aux conditions d'avant-guerre. Cela est indéniable; un réajustement des valeurs doit se produire, mais il est dans l'intérêt de tous que l'abaissement des salaires ne précède pas celui du coût de la vie.

Ils se savaient vaincus.

C'était l'opinion générale qu'avant de baisser pavillon, l'Allemagne tenterait fortune sur mer. Elle disposait d'une flotte puissante, aguerrie, brillamment conduite, et qui avait déjà fait ses preuves. Battue sur terre, acculée à la défaite, sa puissance navale demeurait la même, sinon plus forte, qu'aux premiers jours de la guerre. Et pourtant sa flotte ne sortit pas de son repaire de Héligoland; elle n'alla pas en haute mer offrir la bataille à la flotte anglaise; elle ne voulut point jouer le tout pour le tout. L'Allemagne ne devait pas ignorer que, vaincue sur terre, elle devrait livrer sa flotte aux Alliés. Pourquoi ne courut-elle point le risque d'un grand combat naval? Le capitaine Persius, critique militaire allemand, nous l'apprend. C'était marcher à la plus certaine des défaites, c'était vouer toute la flotte à une complète destruction. Le haut commandement allemand savait depuis la bataille de Skagerrack que c'était folie que de vouloir se mesurer avec la flotte anglaise. Par le tonnage, l'armement et la rapidité, elle était irrémédiablement supérieure à la flotte allemande. Lui courir sus, lui offrir la bataille, c'eut été un inutile sacrifice de navires et d'hommes. Cela n'aurait fait qu'ajouter au fardeau de la défaite de l'Allemagne et au deuil de la patrie allemande.

La vérité.

"Plusieurs journaux de Toronto et d'ailleurs ont publié ces jours-ci des dépêches d'Ottawa indiquant que le Québec a donné, sous le régime de la loi du service militaire obligatoire, un quart des conscrits mis sous les armes. "Les statistiques complètes mettent le Québec en meilleure posture qu'on ne pensait tout d'abord", dit une feuille ministérielle. Et voilà! Pendant des mois et des mois, le *Globe*, le *Mail*, le *News* et, plus loin de nous, la *Manitoba Free Press*, ont écrit à tout propos et hors de tout propos que le Québec se dérobait à la loi militaire. Tout cela c'était du mensonge. Les statistiques devaient être alors à peu près ce qu'elles sont aujourd'hui, ou on les avait tripatouillées dans le temps pour monter l'opinion contre le Québec. En tout cas, la vérité se fait; le Québec est en meilleure posture et nos calomniateurs auront l'air piteux. Pense-t-on qu'ils feront des excuses aux gens du Québec, *"these Frenchies"*, comme on les appelle avec dédain dans les milieux où l'on ment si bien à notre endroit? Ils n'en feront rien. Et il faut s'attendre à tout cela. Ces gazette, néanmoins, continueront de nous parler avec onction du *"British Fair Play"* qu'elles ne pratiquent jamais, dès qu'il s'agit du Québec."—*Le Devoir*.

Ces chiffres officiels devraient donner un brin de réflexion à ceux qui ont plus de dévotion qu'il ne faut à parler des *"slackers"* de Québec.

REMERCIEMENTS

Mme Alexandre Beaupré remercie tous ceux qui ont bien voulu, à l'occasion du deuil qui l'a atteint si profondément en la personne de feu M. Alexandre Beaupré, lui témoigner leurs sympathies, soit par offrande de bouquets spirituels, soit en assistant aux funérailles.

EXPORTATIONS DU CANADA PENDANT LA GUERRE

Pendant les douze mois se terminant en septembre 1918, le Canada a exporté pour $163,288,362 de produits de la viande et pour $440,712,430 de produits agricoles, soit un total de $604,250,792. En plus des produits de la ferme, le Canada a expoté pour $33,000,000 de poisson. Pendant les 47 mois de la guerre, le Canada a exporté pour $1,874,701,900 de substances alimentaires. Cet effort a aidé à maintenir les Alliés tout en aidant le Canada à maintenir ses efforts de guerre. L'appel au Canada est encore en faveur de la production, et au moyen de l'augmentation de la production, le Canada sera en mesure d'effacer sa dette de guerre d'un billion de piastres et de continuer son ère de prospérité.

HISTOIRE D'OUTRE-RHIN

L'illustre chirurgien Sulpicus Schweinkopf fait une opération kolossale. L'opération a réussi, le malade est sauvé. Hourrah pour la kultur!

Mais, deux jours après, le malade ressent de vives douleurs dans les entrailles, des troubles intérieurs, bref, une vraie guerre civile!

L'illustre chirurgien avait oublié une pince dans le ventre du client.

Il rouvre la plaie, à peine cousue, et en retire la pince...

Mais, deux jours après, le malade ressent à nouveau de vives douleurs.

Cette fois-ci, c'est un tampon d'ouate que l'illustre chirurgien a oublié dans le ventre du patient.

Il rouvre la plaie, en retire le tampon importun et se prépare à coudre pour la troisième fois la plaie.

— Herr Doktor, dit le malade avec douceur, en soulevant sa tête sur le lit d'opération, ne vaudrait-il pas mieux, au lieu de recoudre ma plaie, y mettre des boutons et des boutonnières? Cela vous serait plus commode, au cas où vous oublieriez de nouveau quelque chose!

(*L'Humour.*)

VOYAGE A PRIX REDUIT

Gérard de Nerval unissait à sa pauvreté une fierté remarquable. Lorsqu'il se trouvait sans argent, il évitait soigneusement de se montrer à ses amis. L'un d'eux l'ayant interrogé sur une de ses disparitions plus prolongée que de coutume:

— Je voyageais, répondit-il, éludant la question.

— Et dans quel pays? demanda l'autre insistant.

— En Italie: j'étais dans l'*état de gêne*.

(*Petit Bleu.*)

LA PRISE DE MELE-CASS

Notre ami Boireau a fait un prisonnier. Il le conduit à l'arrière, et chemin faisant entame la conversation avec son boche.

Ce dernier ne tarissait pas d'éloges et d'admiration sur les Allemands et leurs hauts faits.

"Nous afons pris Paris, disait-il; nous afons pris Dijon, nous afons pris Bordeaux...

— Et avez-vous pris Mélé-Cass? interrompit notre camarade.

L'Allemand réfléchit un peu, puis: "Foui, nous afons pris Mélé-Cass avec tous ses forts!"

C'est ainsi que Boireau présenta à tout un état-major, l'homme qui avait pris Paris et Mélé-Cass avec tous ses forts. Et ce fut cinq minutes de fou rire.

(*Le Bochofuge.*)

ASSASSINAT DANS L'OUEST

Un officier du district de Prince-Albert est tué par des bandits que l'on croit être des déserteurs de l'armée et qui sont encore libres.

Prince-Albert, Sask., 21. M. James McKay, fils, officier du shérif, a trouvé la mort dans l'exercice de ses fonctions, vendredi dernier, entre les mains d'un trio de Bandits retranchés dans les environs de Steep Creek, près de l'écluse des chutes Lacolle; il venait opérer une saisie de $150 chez un nommé "Docteur" Gervais, pour un attelage de chevaux qu'il avait acheté d'un cultivateur et refusé de payer.

L'officier fut tué en arrivant sur la ferme de Gervais d'un coup de feu tiré par deux hommes que l'on suppose être des déserteurs du service militaire qui se cachaient avec Gervais. Son cadavre fut traîné ensuite jusqu'à la rivière Saskatchewan et précipité en bas d'un remblai de 60 pieds dans la rivière, qui se trouve en ce moment gelée; le cadavre disparut sous la glace; et il faudra attendre au printemps avant de pouvoir le repêcher.

La nouvelle de cet attentat est parvenue en cette ville, hier, alors que le sergent Kistruck, de la police provinciale, se rendit, à la tête d'un détachement, sur les lieux, pour s'enquérir de l'absence prolongée de M. McKay. Le sergent raconta dans son rapport, toutes les difficultés que sa petite troupe dut surmonter avant d'éclaircir le mystère de la disparition du jeune officier; au cours de ses recherches, un de ses hommes, Charles Horsley, fut abattu d'un coup de fusil en arrivant à la ferme de Gervais.

Aussitôt le siège s'organisa; le sergent découvrit un système très élaboré de retranchements qui protégeaient la ferme, et des avant-postes très bien outillés établis aux abords; avec d'infimes précautions il put se rendre maître de la place et mettre le grappin sur le Dr Gervais; quant aux deux autres, la battue s'est poursuivie sans succès.

D'après les renseignements que le sergent a pu recueillir des habitants de Steep Creek, le Dr Gervais se trouvait absent de sa ferme au moment du crime; alors toute la responsabilité doit peser sur ses deux compagnons, toujours au large.

Gervais tenait les habitants sous un règne de terreur; il passait pour être un charlatan pratiquant l'hypnotisme. Aussi avaient-ils une crainte manifeste de parler et de fournir le moindre renseignement.

Un jeune garçon, témoin du crime, a raconté au sergent des détails intéressants de l'assassinat. M. McKay, d'abord atteint d'une balle, se cramponna à un arbre et réussit à rester debout; ses deux assaillants tirèrent de nouveau et McKay tomba; l'un des meurtriers se rendit près de lui, l'examina, puis lui tira une troisième balle.

Le Dr Gervais revint à la ferme peu de temps après et ordonna de jeter le cadavre dans la rivière, ainsi que sa voiture. On a retrouvé l'automobile dans les broussailles près de la rivière.

Le sergent Kistruck arrêta Gervais chez lui; ce dernier n'opposa aucune résistance, il déclara à l'officier qu'il ne connaissait rien du meurtre, ni de la présence des hommes réfugiés sur la ferme.

La victime, James McKay, était l'ancien gérant du théâtre Empress; il laisse une jeune femme et une petite fille.

Prince Albert, 25. Les bandits Carmel et St-Germain, épuisés de fatigue et à moitié morts de faim, se sont laissés prendre par la police.

REDDITION D[illegible] FLOTTE ALLEM[illegible]

Les navires alliés sont partis ce matin pour aller à la rencontre de la flotte des gros vaisseaux de guerre allemands qui doivent être rendus. — Reddition des sous-marins aujourd'hui et demain.

Londres, 21. — La flotte allemande, comme il a été spécifié dans les conditions d'armistice avec l'Allemagne, s'est rendue aujourd'hui aux Alliés.

Cette nouvelle a été rendue officielle par l'amirauté cet après-midi. Le communiqué se lit ainsi:

"La principale flotte allemande s'est rendue à 9.30 heures ce matin."

* * *

Londres, 21. — La grande flotte anglaise, accompagnée des escadrons de bataille américains et des croiseurs français, sont partis de leur base en Ecosse pour accepter la reddition des vaisseaux de combat allemands, les croiseurs et les destroyers.

Une dépêche de télégraphie sans fil reçue à midi annonce que les vaisseaux alliés ont rencontré les vaisseaux allemands, ce matin, et que la reddition a eu lieu comme il avait été entendu. Le point de rendez-vous des vaisseaux alliés et allemands était entre trente et quarante milles à l'est de l'Ile May, à l'opposé de la Firth of Forth.

* * *

Vingt sousmarins remis aux Alliés

A bord d'un croiseur anglais, 20. — Vingt sous-marins allemands, les premiers à se rendre, ont été transportés par les Anglais à 36 milles à l'est de Harwick. Sur l'ordre de l'amirauté, tout se passa dans le silence et sans démonstration. Les équipages allemands ont obéi soudainement aux ordres qui leur ont été donnés et cette nuit les sous-marins allemands portant le pavillon britannique, étaient amarrés près d'une base sous-marine anglaise.

Depuis le temps où le sous-marin placé à la tête de la longue file fut vu par les escadrons anglais, il n'y eut pas un mot d'échangé avec les Allemands. Ceux-ci ne parlèrent qu'une fois aux Anglais se plaignant de la rapidité des opérations et disant que les plus faibles navires étaient incapables de suivre.

"Plus lentement, mes derniers vaisseaux ne peuvent marcher à cette vitesse", tel fut le message par télégraphie sans fils d'un commandant, qui ne donna pas le nom de son vaisseau dans son message.

Grande précision des opérations

La scène, qui commença au lever du soleil, au moment où le premier sous-marin fut aperçu, et qui dura jusque tard dans la soirée, pouvait être prise pour des manoeuvres de la flotte. Les opérations ont été conduites avec tant de précision qu'on pouvait à peine en saisir l'importante signification.

Le premier sous-marin ne portait apparemment pas de pavillon et il sembla aux matelots anglais qu'un long temps s'écoula avant que le pavillon apparût. Finalement, un pavillon blanc apparut. Ce dernier signe de soumission de la part de l'Allemagne n'empêcha pas les matelots anglais d'obéir aux ordres de silence qui leur avaient été donnés, mais l'expression des visages des officiers et des soldats trahissait leur satisfaction.

Enfin, les sous-marins portant de nouveaux pavillons, furent mis à l'ancre à Harwick. Les équipages allemands furent embarqués sur un destroyer et conduits aux deux vaisseaux de transport qui les avaient accompagnés. Ces vaisseaux furent escortés par des destroyers jusqu'au rendez-vous du lendemain matin; alors ils furent autorisés à s'en retourner en Allemagne.

LE COIN DES DAMES

DEUIL

Le terrible fléau est bien venu, hélas! s'abattre sur nous avec la fureur d'un oiseau de proie. Nous devions le prévoir. Tant qu'il a fait ses ravages au loin, nous en étions consternés certes, mais nous ne pouvions concevoir qu'à notre tour, nous serions de cette façon éprouvés dans nos foyers, dans nos cercles d'amis, dans notre société. Un vent de mort souffle sur nos têtes! On ne sort plus guère que pour aller porter aux pauvres affligés notre sympathie et les secours possibles. Nos conversations ne sont animées que du souvenir des disparus et de la peur d'en voir partir d'autres. À toute heure, on apprend de nouveaux dangers, de nouveaux décès qui atterrent. La crainte fiévreuse mise en nous par les tristesses dont nous sommes les témoins impuissants et terrifiés, est encore activée par les récits entendus des misères et du dénuement de nombre de familles atteintes de la grippe.

Ceux qui n'ont pas été jusqu'ici, grâce à Dieu, frappés en plein coeur, redoutent sans cesse de découvrir chez ceux qu'ils aiment l'indice du mal néfaste, et ne semble-t-il pas que ce soit chaque matin un bonheur nouveau de se retrouver épargnés? Que c'est bon aussi de reconnaitre, après bien des jours d'attente anxieuse le son d'une voix chère qui vient vous rassurer enfin au téléphone: "C'est moi, je vais mieux..." Quelle action de grâce s'échappe de nos lèvres alors!

Si nous songeons aux jeunes et nobles figures qui sont sorties de nos rangs, le mystère des desseins de Dieu nous oppresse. Pourquoi prend-Il telle vie plutôt qu'une autre?... Pourquoi sépare-t-Il tant de jeunes époux heureux? Pourquoi enlève-t-Il à de vieux parents le soutien de leurs derniers jours? Pourquoi ces pauvres petits enfants laissés orphelins à peine entrés dans la vie? Pourquoi nous prendre ces vaillants défenseurs des causes justes et sacrées? Ils ne partageront plus notre vie, nos ambitions, nos plaisirs. Ils n'évolueront plus dans notre milieu, ils n'y apporteront plus la franche jovialité et l'aménité de caractère qui leur valaient l'estime générale. Et c'est ce que nous ne pouvons encore pleinement réaliser.

Oh! la tristesse de tous ces départs, de tous ces adieux, de tous ces cortèges qui restent sur la place de l'église aux portes toujours closes! Seule, la voix lugubre et plaintive des cloches se mêle aux dernières prières dites sur les tombes aimées....

.... Il est juste de dire un mot du dévouement admirable de nos volontaires qui vont combattre le microbe de la mort en s'exposant à le prendre eux-mêmes.... Il convient de louer aussi le mouvement généreux qui ont poussé les dames libres à consacrer leur temps à la préparation d'aliments destinés aux pauvres malades incapables de pourvoir à leur subsistance....

Aidons-nous mutuellement dans la cruelle épreuve que nous traversons. Le bon Dieu, dans sa miséricorde infinie, fera amplement le reste en donnant à tous la force et la résignation; et Il saura adoucir l'amère déception de tant de vie brisées.

JACQUELINE des ERABLES.

20 *novembre.*

LES CISEAUX

Un jour, la Vierge Marie
Avait perdu ses ciseaux:
Dans l'aubépine fleurie
Jasaient les petits oiseaux.

Au bord de l'eau, sur la berge,
L'hirondelle aux fins yeux noirs
Vit les oiseaux de la Vierge
Briller tels que des miroirs.

Pour attirer Notre-Dame
Elle imita de son mieux
L'air qu'avec leur double lame
Chantent les oiseaux joyeux.

Et bientôt, voilà Marie
Qui retrouve ses ciseaux:
Les anges par la prairie
Jasaient avec les oiseaux.

Depuis ce temps l'hirondelle,
Dans le bleu du ciel profond,
Par ses cris légers rappelle
Le bruit que les ciseaux font.

Pour traverser l'étendue,
Pour effleurer les prés verts,
Sa queue, agile, est fendue
Comme des ciseaux ouverts.

Vole, esprit libre et fidèle,
Toi, le plus prompt des oiseaux,
Et vous, comme l'hirondelle,
Allez, allez, mes ciseaux.

Emile Blémont.

PENSEES CHOISIES

Allez voir au cimetière ce qu'on aime quand on aime son corps.—*Curé d'Ars.*

• • •

Heureux celui qui porte en lui un idéal et qui lui obéit.—*Pasteur.*

• • •

Il faut toujours interpréter en la meilleure part qu'il se peut ce que nous voyons faire à notre prochain.—*S. François de Sales.*

• • •

La douce et sincère courtoisie n'offense personne et oblige tout le monde.—*S. François de Sales.*

• • •

Un homme sans coeur est un indigent. *La Harpe.*

• • •

Le sourire de la politesse est superficiel et court; il nait et meurt sur les lèvres; celui de la bonté est doux et profond; c'est le bout fleuri d'une tige dont la racine plonge dans le coeur. *—Ste Thérèse.*

LA FETE DE GRAND-PERE

Liseron et Pâquerette, frère et soeur, étaient les bijoux de grand-père, ses deux engelots blonds et joufflus, espiègles, mais gâtés quand même.

Ils passaient, chaque jour, de longues heures, tantôt à califourchon sur chaque genou du bon aïeul, tantôt debout ou même agenouillés près de lui, pour écouter les belles histoires qu'il leur débitait à loisir. Ah! en savait-il de toutes les couleurs! Il en eût conté une année durant sans les toutes épuiser. Je crois que parfois il les inventait de toutes pièces.

Quel mal peut-il y avoir? Et puis, il se faisait tout petit pour mieux être compris des "marmots", gonflant sa voix ou bien l'amoindrissant selon les rôles divers du récit.

Liseron aimait mieux celles des soldats, où il y a des uniformes voyants, de grands sabres, des chevaux et des coups de canons. Pâquerette préférait celles des fées, où il y a des apparitions mystérieuses ou des voleurs entassant des trésors dans leurs tavernes et traqués des gendarmes.

Ça n'était pas toujours commode à contenter, ce petit monde, quand il y avait conflit de volontés. Mais, avec sa sainte patience, le bon aïeul en venait à bout.

Hélas! les beaux jours sont courts, dit la chanson.

Grand-père mourut. On lui mit ses beaux habits des dimanches. Vinrent des hommes noirs qui l'emportèrent dans une grande caisse là-bas.

Et ce fut fini.

Plus de grand-père à la maison, et partant plus d'histoires. Liseron et Pâquerette pleurèrent ce jour-là, en voyant pleurer autour d'eux, puis un peu le lendemain quand ils demandèrent si grand-papa n'était pas revu et qu'on leur eût dit que non et que peut-être il ne reviendrait jamais.

Puis l'insouciance du jeune âge prit le dessus, et alors ils occupèrent leurs loisirs enfantins à se les raconter l'un à l'autre, les histoires de grand-père, entremêlées de réflexions de leur crû. Liseron, celles des soldats et des batailles, Pâquerette, celles des fées ou des voleurs.

Etaient-ils amusants à singer grand-père conteur jusque dans sa voix et dans ses gestes!

Alors seulement, quand grand-père ne fut plus là, on s'aperçut qu'on n'avait plus rien de lui, pas même sa photographie.

Quels regrets de ne pouvoir les contempler, ces traits chéris que le temps impie efface jusque dans le souvenir des plus proches!

Il n'était plus temps!

— Et dire que si mes beaux anges mouraient, ce serait la même chose! Je n'aurais pas leur joli minois réjoui, pour le couvrir de mes baisers! soupira la maman.

Et le jour même, nippés comme deux princes, Liseron et Pâquerette allèrent poser chez le photographe.

Ils étaient à croquer, à merveille, quand celui-ci les apporta:

— Ah! dit la maman, si grand-père voyait ses chers amours, beaux comme ils sont, qu'il en aurait du plaisir!

Puis vint l'automne mélancolique, ramenant la Toussaint et la fête des Morts.

Les enfants — ils entendent et comprennent tout sans en avoir l'air — entendaient dire que c'était l'usage d'aller au cimetière voir les pauvres défunts, et de leur porter des fleurs avec des prières. Naturellement, puisque c'était leur fête, il fallait bien la leur souhaiter, et gentiment.

Et les voilà à faire leur petit complot, le soir, dans leur chambre commune, dans leurs petits lits rapprochés, avant de s'endormir.

—Crois-tu, Pâquerette, qu'on nous y mènera souhaiter la fête de grand-père?

— Oui, Liseron. Maman l'a dit; demain, avec elle.

— Tu sais où ça est, toi, les morts?

— Mais oui, je sais: au cimetière, où il y a de grands arbres noirs tout plein. On nous y a conduites pour la petite Francine dernièrement, toutes les petites de l'école, à son enterrement.

— Ah! mais tu es sûre que grand-père est là, lui aussi? C'est pas une petite fille, grand-père.

— Pour sûr! Mais quand même. On me l'a montrée, sa tombe, en passant... Pourquoi me demandes-tu cela?

— C'est que j'ai une idée.

— Une idée... quelle idée?

— D'y aller d'abord nous deux, tout seuls, voir grand-père, et de lui porter pour cadeau de fête ce qu'il aime le plus; ça te va, Pâquerette?

— Mais oui, Liseron. Il sera joliment content de nous voir, grand-père.

— Tu crois?

— Il nous aimait tant; et tu sais bien que nous la lui souhaitions toujours, sa fête, les beaux premiers; et comme il riait de bon coeur!

— Oui, et comme il nous embrassait fort. Toi, tu faisais le compliment, et moi, j'offrais les fleurs et le cadeau.

— Si nous pouvions faire comme cela, encore!

— Ca irait bien.

— Mais j'en sais point de compliment de fête pour grand-père mort! C'est indispensable, crois-tu?

— Non, ce que je porterai servira pour tous deux.

— Quoi donc tu porteras?

— Ah! c'est mon secret! Une chose qui lui fera certainement beaucoup de plaisir à bon-papa, puisque maman elle-même l'a dit en le montrant et qu'elle a ajouté: "Ça, c'est ce que j'ai de plus cher au monde". Tu ne devines pas?

— Non. Ton cheval mécanique, peut-être?

— Oh! si on peut!... Qu'est-ce qu'il en ferait grand-père, d'un cheval mécanique?

— Moi, j'ai envie de lui porter ma plus belle poupée, celle qui dit bonjour en saluant et qui a des souliers rouges.

— Nigaude, va!...

— Quoi, alors? Point de compliment, point de...

— Puisque ça suffira, ce que je lui offrirai, moi.

— Pour tous les deux?

— Pour tous les deux, je te l'ai dit.

— Oui, mais tu ne m'as pas dit quoi c'est.

— Puisque c'est un secret, il ne faut pas que tu le saches jusqu'à demain.

— Oh! bien, tu n'es pas gentil, tu sais!

Et voilà comment, le lendemain, quand on vint en famille au cimetière prier pour les chers disparus, visiter la tombe de grand-père et le parer de fleurs, on trouva suspendue au bras de sa croix les deux médaillons photographiques de Liseron et de Pâquerette, qui étaient au salon, sur la console, et que nos deux espiègles, sous prétexte de jeu, avaient apportés secrètement en venant souhaiter la fête les beaux premiers. La trace de leurs petits pieds qui avaient piétiné autour était bien visible et dénotait que la tâche avait été laborieuse.

Attendris par cette naïveté de l'innocence, les parents les y laissèrent, leur vue fait sourire les passants.

T. Imbert.

ECRIRE COMME UN ANGE

Jusqu'au XVIIe siècle, l'enseignement de l'écriture avait été fort négligé dans les écoles; les élèves, naturellement, ne suivaient aucune règle; chaque maitre avait sa manière d'enseigner. En 1673, le Parlement de Paris, ayant été à même d'apprécier combien l'écriture était défectueuse dans les écoles du royaume, rendit un arrêt pour établir des modèles uniformes d'écriture: l'une de *ronde*, l'autre d'*expéditive*.

Ce fut au Père Ange — alors reconnu comme l'homme le plus habile de France dans l'art de manier la plume — qu'échut l'honneur de rédiger ces modèles. Dès lors, on prit l'habitude de dire, en parlant d'une personne douée d'une belle écriture, qu'elle écrivait comme le P. Ange, et par la suite, plus simplement, "comme un ange."

MONTREAL EN AVANT DE TORONTO

Montréal, 26. — M. J. W. McConnell, président du comité de l'Emprunt de la Victoire, vient d'annoncer que la ville de Montréal est celle qui a souscrit le montant le plus élevé. Deux des plus grosses banques de la ville, incapables de faire des remboursements avant la fin de la campagne, vu le surcroit d'ouvrage, ont reçu des applications pour la valeur de $2,600,000, portant le total pour Montréal à $146,097,650. Dans ce cas, dit M. McConnell, Montréal a fourni près d'un million de plus que Toronto.

Afin d'éviter les malentendus, une des principales banques a écrit à l'exécutif de Toronto, l'informant que des applications avaient été faites avant la fin de la campagne et qu'elles n'avaient pas été rapportées vu le grand nombre d'applications durant le dernier jour.

REMERCIEMENTS

La famille Contant remercie sincèrement toutes les personnes qui ont bien voulu lui témoigner ses marques de sympathies à l'occasion de la mort de M. Eugène Contant, soit par offrandes de bouquets spirituels, soit en assistant aux funérailles.

AU VAINQUEUR

Washington, 22. — Le député Sinnott, de l'Orégon, a présenté hier à la chambre une résolution autorisant l'érection d'un monument au maréchal Foch et l'appropriation d'une somme de 100,000 pour ce projet.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

1er DIMANCHE DE L'AVENT

(S. Luc. XXI, 25-33)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; sur la terre, les peuples seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots; les hommes sécheront de frayeur, dans l'attente des maux dont le monde sera menacé: car les vertus des cieux seront ébranlées. Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Or, quand ces choses commenceront à arriver, levez la tête et regardez, parce que votre délivrance approche. Il leur proposa ensuite cette comparaison: Considérez le figuier et les autres arbres: lorsque leurs premières feuilles paraissent, vous jugez que l'été n'est pas éloigné. Ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne finira point, que tout cela ne soit accompli. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

LETTRE PASTORALE

De Monseigneur Nicolas Monterisi au clergé et au peuple de son diocèse

(Suite—No 3)

Dieu l'a seulement permis, comme Il permet que croule l'édifice érigé par un ingénieur insensé. Tant pis pour le propriétaire, insensé aussi, qui l'a employé!

Par ordre divin, l'Eglise doit être à la tête de toute la Société humaine. Non certes à la tête de son mouvement politique, ou littéraire, ou commercial, ou industriel, ou autre semblable, mais bien à la tête de son mouvement moral et éducatif.

Et quant à l'Eglise, on peut concevoir un autre ordre de choses suivant lequel Dieu aurait pu l'instituer, mais quant à la substance, c'est-à-dire quant à la dépendance dans laquelle l'homme et la Société doivent être vis-à-vis de Lui, il est intrinsèquement absurde de penser à autre chose, parce, en dehors de Dieu, il n'y a rien! Dieu lui-même ne pourrait pas disposer autrement les choses.

Du reste, l'unique raison pour laquelle Dieu nous a créés et mis au monde, est son service et le salut de nos âmes. Si nous renonçons à ce devoir, nous renonçons par cela même à l'unique raison de la vie, et alors, de quoi nous plaignons-nous?

Sont-ce des fables, sont-ce des paradoxes que je vous rappelle? Non, ce sont les principes fondamentaux par lesquels nous nous disons, et nous sommes chrétiens.

IV.

On dit: S'il en est ainsi, les seuls coupables devraient donc être punis, et non les innocents comme il arrive aujourd'hui.

Et ici, il y a beaucoup d'autres principes de foi à rappeler.

La famille humaine forme devant Dieu comme une personne morale unique; et comme dans l'individu le bien d'un membre se reverse naturellement sur tous les autres, et semblablement le mal, il en est de même dans la Société.

Ce principe, très vrai dans la Société naturelle, est appliqué dans un sens plus étroit et ineffable dans la Société surnaturelle, qui est notre Sainte Eglise, et il s'appelle: *communion des Saints.*

En effet, par la force de la communion des Saints, il a été possible que Jésus-Christ, s'étant fait membre et chef de la famille humaine, souffrit seul pour tous, et pour nous sauver tous. Et c'est par la force de la communion des Saints, que nous servent les mérites de la très Sainte Vierge Marie, et des autres Bienheureux, et aussi les mérites et les prières des justes, nos frères, vivant sur la terre.

Posé ceci, quoi d'étonnant si d'autre part les fautes des méchants nous nuisent, c'est-à-dire si Dieu fait peser aussi sur les justes la peine de fautes qui ne sont pas les leurs? Si nous prenons les mérites de quelques-uns de nos frères, comment refuser les conséquences des démérites des autres?

D'autant plus qu'il y a une immense différence entre l'un et l'autre cas. Les mérites des saints nous servent pour la vie éternelle, tandis que les fautes des pécheurs, par elles-mêmes, ne nous nuisent que sur la terre, et comme peine temporelle, et cette peine est suivie d'une récompense éternelle, que nous donnera le juste juge qui est Dieu. Que le dessein de Dieu est magnifique et miséricordieux!

En outre la rébellion actuelle contre Dieu est non seulement le péché des individus, mais de la Société entière, donc la peine doit être sociale; et elle ne pourrait pas être telle, si les justes qui font partie de cette même Société ne souffraient pas, eux aussi.

Et encore: si les méchants seuls souffraient, l'amour de Dieu ne serait plus une oeuvre de foi digne de la vie éternelle; mais il se changerait en vulgaire intérêt temporel, et par cela seul les justes ne seraient plus tels.

En outre, les justes deviendraient profondément égoïstes, et il leur manquerait un fort stimulant pour s'employer à rendre le prochain meilleur, à promouvoir le plus grand bien de la Société et la gloire de Dieu.

De plus, Dieu nous traitant tous également sur cette terre; bons et méchants, Il nous indique que ce ne sont pas de vrais biens; et donnant les maux de ce monde, même aux bons, Il nous indique que ce ne sont pas de vrais maux. Par contre, les vrais biens et les vrais maux, Il les réserve pour l'autre vie, où les justes jouiront de biens desquels seront exclus les impies, et ceux-ci seront tourmentés de maux qui ne toucheront pas les justes. (1)

Enfin, si les justes ne souffraient pas sur la terre, ils deviendraient impies eux aussi, tant la douleur est nécessaire pour nous contenir dans la justice! *"Le bien-aimé,"* dit l'Esprit-Saint, *s'appesantit et se révolta; engraissé, grossi, dilaté, il a abandonné Dieu son créateur, et il s'est éloigné de Dieu son Sauveur!"* (2) Et ceci est l'histoire de tous les temps et de chacun de nous. Ne nous illusionnons pas.

* * *

Cependant est-il bien vrai que nous soyons innocents et justes, au point de ne pas mériter de châtiment?

J'ai dit plus haut que la destruction du monde entier ne se peut comparer à un seul péché véniel; en outre, tous nous avons le péché originel, lequel, par lui-même, est cause des maux de ce monde qui en sont la conséquence. Qu'aucun homme donc ne se glorifie devant Dieu, mais qu'il répète avec le juste Job: *"Je m'accuse moi-même et je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre:"* (3) car il est certain que le St Esprit n'exagère pas quand il fait écrire à David: *"Si vous observez nos iniquités, ô Seigneur; Seigneur, qui pourra subsister devant vous?"* (4)

Je sais, mes Frères et mes Fils, combien ce langage est éloigné de celui que parlent aujourd'hui beaucoup de chrétiens qui l'apprennent chaque jour de journalistes ineptes et sceptiques, sinon tout à fait incroyants; et plût à Dieu qu'on n'entendit pas ce dernier langage au pied de certaines chaires! Langage qui a une forte saveur d'orgueil; comme si nous pouvions prétendre demander de Dieu une justice, et non implorer une miséricorde! Mais cela est une raison de plus pour que nous insistions dans le langage et dans les idées chrétiennes, si nous ne voulons pas être responsables devant Dieu d'une autre leçon perdue (5) pour notre peuple, comme le sont les événements auxquels nous assistons.

* * *

Mais il y a plus. Quand Dieu au temps du prophète Jérémie menaçait Jérusalem, Il promit au Prophète que si dans la cité il trouvait un seul juste, Il l'épargnerait. Jérémie chercha d'abord au milieu du peuple et ne le trouva pas; il espéra le trouver parmi les grands, ce fut pire encore; il en conclut que le désastre était inévitable. (6)

Or on peut penser que, à Jérusalem, tous n'étaient pas pervers, mais beaucoup étaient coupables, en tant qu'ils n'empêchaient pas le mal.

Et telle me semble notre situation d'aujourd'hui.

Il n'a pas été possible, après environ trois quarts de siècle, de faire comprendre à la grande masse des catholiques, y compris un certain nombre de membres du clergé, qu'il fallait s'unir pour la défense légale de Dieu et de l'Eglise au milieu de la Société. Beaucoup ont répondu aux exhortations des Papes, en se retirant chez eux.

Combien de fois les Papes, l'Episcopat, les meilleurs d'entre les laïcs ont-ils dit que les bases sur lesquelles on fondait la société civile étaient impossibles, parce qu'elles sont impies!

Les Papes peuvent avec raison répéter à la Société les paroles de Jésus: *"Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les Prophètes et ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu réunir les enfants comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!"* (7)

Quand, dans les sphères dirigeantes, se discutaient les formidables problèmes religieux, et qu'ils se résolvaient en sens défavorable, nous étions pieusement occupés à préparer la musique, les illuminations, et les salves pour la procession!

Il y a quelque temps je causais avec une personne instruite, influente et pieuse, qui me demanda avec surprise: "Comment! on n'enseigne pas le catéchisme dans les écoles!" Et, à ma réponse négative, elle ajouta: "Ah! je comprends, c'est qu'on l'enseigne à l'église. Et là non plus on ne l'enseignait pas.

Je pensai: Que dirait Monseigneur Radini-Tedeschi! (Il vivait encore ce grand et saint Evêque). De sa vigoureuse propagande en Italie pour ramener Dieu dans l'école, pas un écho n'était arrivé à ce personnage chrétien et catholique!

Et voilà ce qui caractérise toute une situation.

A qui la faute? Il serait long de le rechercher ici; je me souviens pourtant que dans la fameuse parabole de la zizanie par laquelle tout un champ fût perdu, Jésus-Christ ne dit pas que les serviteurs fissent positivement mal: Ils dormaient seulement. (8)

Et le sommeil fut notre maladie.

Le sommeil, ou notre inertie, a laissé courir les choses jusqu'à tel point que Dieu a été officiellement banni de la Société, ce Dieu *"en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être!"* (9) Ne voyez-vous pas? Dans notre société actuelle, on punit sévèrement l'insulte faite à un humble garde municipal, mais la Loi ne croit pas devoir intervenir quand le *Roi immortel des siècles* (10) est outragé publiquement.

Voilà pourquoi nul ne peut avoir l'audace de dire qu'il n'a aucune part de responsabilité devant Lui dans la catastrophe présente.

* * *

Mais pourtant, bien qu'elles-mêmes confessent leurs propres fautes, des âmes justes et saintes dans lesquelles Dieu se complait, il y en a, et il y en a beaucoup, et malheur à nous s'il n'y en avait pas! Or il y a de très hautes raisons d'affirmer, que justement celles-là doivent souffrir, et souffrir davantage.

J'ai dit plus haut que les douleurs de cette guerre ne sont pas seulement la conséquence du mal accompli, mais son expiation, et la voie que la Société doit suivre pour retrouver Dieu.

Cependant, c'est une vérité de foi que les oeuvres, et par conséquent les douleurs du pécheur, n'ont aucune valeur devant Dieu. Si des soldats meurent à la guerre en état de péché, si beaucoup de larmes sont versées aussi par des pécheurs, la réparation dans l'ordre divin n'a pas fait un pas en avant. Ce sont les soldats justes et saints qui, en souffrant et en mourant, méritent pour tous et pour la Société, hâtant ainsi l'heure de la miséricorde de Dieu sur nous. Et non seulement les soldats, mais tout ce qu'il y a de justes qui souffrent, pleurent et prient dans le monde entier: mères, épouses, veuves, orphelins innocents.

(*A suivre*)

(1) Conf. St Aug. Cité de Dieu, l. I, c. 8.
(2) Deut. XXXII, 15.
(3) XLII, 6.
(4) CXXIX, 3.
(5) Que mes prêtres méditent ce qui suit: Au temps du prophète Jérémie, le peuple Juif combattait pour une guerre très juste. Mais pourtant comme on n'y donnait pas la signification voulue de Dieu, qui était de rappeler son peuple à sa loi et à la pénitence, Dieu par l'entremise de Jérémie se plaignait, et menaçait ainsi: *Prophetae prophetabant mendacium et sacerdotes applaudebant manibus suis, et populus meus dilixit talia. Quid igitur fiet in novissimo ejus?* (v. 31)

D'autant plus qu'avant la guerre, n'ont pas manqué parmi les nôtres ceux qui, suivant le courant commun et le goût de certains auditeurs, ont parlé souvent de civilisation moderne illuminante, de progrès désormais fatal et indestructible, répétant ainsi d'autres passages de Jérémie: *Negaverunt Dominum et dixerunt: Non est ipse, neque veniet nos malum et gladium et famen non videbimus* (v. 12)... *sed pacem dabit vobis in loco isto. Et dixit Dominus ad me: Falso prophetae vaticinantur in nomine meo; non misi eos, et non praecepi eis, neque locutus sum ad eos.* (XIV, 13-14)

Et notez que souvent c'est précisément la guerre juste et inévitable qui opère le châtiment, parce qu'ainsi Dieu met mieux en évidence, que la raison intime de cette guerre n'est pas dans le fait humain immédiat qui l'a provoquée, mais que sa cause est d'ordre supérieur et divin.

(6) C. V.
(7) Matt. XXIII, 37.
(8) Matt. XIII, 24 et suivants.
(9) Actes XVII, 28. Je suis sûr que beaucoup de soi-disant catholiques, s'ils lisent la présente pastorale, comme ils ne trouveront certainement pas les mêmes idées confirmées dans la *Tribuna*, le *Giornale d'Italia*, le *Corriere della Sera* et le *Corriere delle Puglie*, finiront en haussant les épaules et en disant: exagération! Il est vrai que même en certains journaux catholiques, il n'y a jamais une allusion aux raisons transcendantes de la guerre. Et cependant, qui forme aujourd'hui la soi-disant conscience publique? c'est le journal. C'est pire encore quand, dans l'église, certaines prédications ne sont que la traduction du journal en langage moins profane. Prêtres bien-aimés, quelle vigilance et quel travail demande aujourd'hui le soin des âmes!
(10) I Tim. I, 17.

PHASES DE LA LUNE

Décembre

Nouvelle lune, le 3, à 10 h. 19 m. du matin.

Premier quartier, le 10, à 9 h. 32 m. du soir.

Pleine lune, le 17, à 2 h. 17 m. du soir.

Dernier quartier, le 25, à 1 h. 31 m. du matin.

NOS SAINTS PATRONS

1. Dimanche—I de l'Avent. S. Eloi, évêque.
2. Lundi—Ste Bibiane, vierge, et m.
3. Mardi—S. François-Xavier.
4. Mercredi—S. Pierre Chrysologue, doct.
5. Jeudi—Ste Cispine, mart.
6. Vendredi—S. Nicolas, év.
7. Samedi—S. Ambroise, év. et doct.

LE VERITABLE INVENTEUR DU BATEAU SANS EQUIPAGE

Nos lecteurs se rappellent l'étude que notre éminent collaborateur le contre-amiral de Kerillis a publiée dans **J'ai vu**... sur le fameux bateau sans équipage allemand, le **Radio**, qu'un destroyer britannique avait coulé, à coups

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

Feuilleton de la Liberté / No 2

LES DEUX MAINS

Par

Pierre l'Ermite

— Mais, mon grand, il faut toujours compter un peu, même les plus riches!

"Voyons, combien te reste-t-il?...

— Oh! c'est facile!

La mère alla vers l'unique commode, tira le dernier tiroir, et, dans un coin, au fond, sous les chemises, atteignit un vieux porte-monnaie usagé qu'elle vida sur la table.

Il y avait dix pièces de 20 francs et une pièce de 5 francs.

— Tu vois... ce n'est pas énorme!

— Oui, mais à partir d'aujourd'hui, tous les mois, régulièrement, je touche 150 francs!

— Il faut ménager quand même!... On ne sait pas ce qu'il peut arriver... Tu peux tomber malade!...

— Malade!

Pour la seconde fois, il eut ce regard de force et de défi qui semblait braver le passé, le présent et l'avenir.

— J'ai trop bien le pied à l'étrier, pour que rien ne puisse maintenant me décrocher!

Et levant son verre d'eau rougie:

— Je bois à papa!... Et à toi, maman!...

La mère, à son tour, prit le sien, d'une main qui tremblait un peu:

— A ton bonheur, mon pauvre grand!

CHAPITRE II

Bien que Parisien, le jeune Bernard connaissait à peine la gare et la ligne de Lyon.

Et, en cela, il ressemblait à une foule de ses compatriotes. Il y a, dans l'immense capitale, des places, des rues, des quartiers, où l'on ne va jamais...

Elevé dans l'encombrement de la rue de Flandre, au milieu des visions rouges de voitures de bouchers qui font, en tempête, leur sanglante navette entre les abattoirs tout proches et le centre de la ville, le jeune homme, avant son départ à l'Ecole Normale, n'avait guère rayonné que dans son quartier et les banlieues correspondantes.

Il avait hâte de connaître le nouveau cadre où devait se passer la période probablement la plus vivante de son existence.

Sa nomination n'était encore qu'officieuse, mais l'émotion dont elle avait été cause tint Olivier éveillé une partie de la nuit. Aussi, pour couper court, et afin de pouvoir répondre à toutes les interrogations qui se posaient en lui, le futur instituteur décida, dès le lendemain matin, en prenant son café au lait, de pousser une reconnaissance jusqu'au joli pays de Grez-sous-Forêt.

En conséquence, le dimanche suivant, vers 9 h. 30 du matin, un jeune homme, taille moyenne, yeux bruns, moustache sobre, allure un peu raide de sous-lieutenant d'artillerie, arrivait sur le quai du chemin de fer de la gare de Lyon.

L'arrière-saison s'annonçait magnifique, et un joli soleil de septembre mettait une lumière chaude sur les feuilles encore vertes de ce coin de banlieue parisienne.

Bernard prit plaisir à examiner attentivement cette ligne qui devenait la sienne, et reliait le calme village au mouvement fiévreux de la capitale.

Comme un enfant bien sage, il voulut noter exactement ses impressions pour les raconter en revenant à sa mère et mieux évoquer devant elle ce que pourrait être leur vie de demain.

D'abord, il n'y avait sur le trajet aucune agglomération industrielle. C'était tout de suite la campagne où serpente la Seine, très large, très belle, n'ayant pas encore traversé Paris, et, sans profusion, les jolies villas se mêlant aux grandes propriétés.

Il avait un peu redouté l'entassement fou des lignes de l'Ouest qui transportent Paris en dehors de Paris, avec sa poussière; sa fièvre, sa foule assiégeant les guichets aux heures des repas, la descente redoutable des promeneurs du dimanche, les champs de boîtes à sardines dressant leurs fleurs aiguës dans les bois historiques, où révèrent, après Napoléon, les plus sympathiques poètes du siècle dernier. Cette crainte, maintenant, s'évanouissait de station en station.

Est-ce réalité..?

Est-ce un sentiment curieux, qui, chez certaines natures heureuses, porte à trouver bien ce qui devient nôtre?... Mais cette campagne lui paraît plus nature, plus sincère, plus respectée que toutes les autres.

Au galop de fer du train, il aperçoit des familles sympathiques groupées sur des pelouses, et il pense qu'un jour, bientôt peut-être, il lui sera permis de se marier et de fonder un foyer.

Le trou de Brunoy le rend rêveur... A Cesson, de lourdes grappes d'épais chasseurs donnent au quai une joyeuse allure tarasconnaise.

Mais Melun, où il descendit, lui déplut complètement avec sa gare usagée, ses barrières précaires, l'aspect sale de sa place, ses rues tortueuses, sans caractère, se dressant sur un embryon de boulevard, planté là comme pour mieux faire sentir l'étranglement de la circulation.

Sur la carte, Olivier avait évalué à dix kilomètres la distance séparant Grez-sous-Forêt de Melun. Sous le pont du chemin de fer, il arrêta quelques habitants au passage pour s'assurer de sa vraie route. Mais, chose étrange, personne ne put tout d'abord lui donner le moindre renseignement.

— Grez-sous-Forêt..? inconnu au bataillon!... répondit un facteur.

— Grez-sous-Forêt!... Mon pauvre Monsieur!... Mais il ne fallait pas descendre à Melun!...

On confondait ce village avec Gretz-sur-Loing, pittoresquement situé sur la petite rivière du même nom, et on conseillait à l'instituteur de remonter vivement dans le premier train en partance pour Fontainebleau ou Bourron.

Il commençait presque à douter de lui-même, quand il rencontra un officier de dragons qui regagnait son quartier d'un pas tranquille, les deux mains derrière le dos, la cravache dans sa botte et son fox sur les talons.

— Pardon, mon capitaine... Pourriez-vous me dire quel chemin je dois prendre pour aller à Grez-sous-Forêt?...

— Très simple, Monsieur! Vous avez deux routes à votre disposition... Ou bien, là... à votre droite, en traversant Dammarie-les-Lys... ou, devant vous, jusqu'à la Table du Roi. Vous tournez ensuite à droite, et encore tout droit... Quand vous arriverez en plaine, alors, seulement, vous obliquerez vers la gauche. D'ailleurs, vous aurez à ce moment tous les poteaux indicateurs désirables autour de vous.

— Merci, mon capitaine.... Vous êtes très bon!...

— Je vais être meilleur encore!... Quand vous descendrez à Grez, vous aurez peut-être chaud. N'y buvez pas d'eau, et sous aucun prétexte!

— Elle est mauvaise?...

— Dégoûtante!...

— C'est sérieux?...

— Très sérieux!...

— Merci, mon capitaine.

Olivier, un peu étonné de cette recommandation inattendue, sauta sur sa bicyclette, mais après quelques tours de roue il n'y pensait plus, pris tout entier par la contemplation du paysage qui accourait au-devant de lui.

A la ville aux rues fatiguées, aux maisons minables et vétustes, succède maintenant une route large, caressée par l'ombre mouvante de hauts platanes qui, dans la chaleur du soleil, entr'ouvrent sur leurs troncs verts le manteau d'or de leur écorce. Les passants se font de plus en plus rares; à peine, de loin en loin, un cantonnier rêve sur sa pelle, ou un garde fume sa pipe dans la fraicheur d'un sous-bois. C'est la solitude, le calme, à peine rompu par le cri effrayé d'un oiseau ou le ronronnement plaintif des feuilles mortes que la bicyclette écrase sur la route grinçante.

Voici déjà la grande forêt avec ses roches mauves, casquées de mousses très vertes, ses champs de bruyères roses, ses claires futaies qui surgissent très droites dans la profusion de fougères, telles des colonnes mauresques sur un vieux tapis de Kairouan... La forêt avec ses chaos des premiers âges, ses dégringolades énormes de rochers, comme si les Titans, après s'être battus là, avaient abandonné leurs projectiles sur le lieu de leur déroute... La forêt et ses solitudes augustes et sauvages, où une flaque d'eau morte dans une vasque de rochers prend aussitôt des allures d'abîme... La forêt et ses arbres chenus, tordus, sortes de vieillards millénaires qui semblent regarder la poussière du passé accumulée à leurs pieds et tendre la détresse de leurs vieux bras à la miséricorde du présent.

Enfin, tout d'un coup, sans transition, la plaine apparait comme un mer immense, semée à l'infini de l'horizon de tout petits récifs, qui sont des villages et des clochers.

Mais Olivier n'y roule pas depuis cinq minutes, que, dans cette plaine, il devine encore la forêt... Les mêmes roches mauves profilent la courbe de leur dos rond au-dessus du sol, le même grès se mélange à l'humus, les mêmes bruyères risquent de loin en loin leur

En Province

SAINT-JOSEPH

In memoriam

La terrible épidémie a fait son apparition dans notre paroisse depuis près de quatre semaines, et déjà elle s'est choisi une victime en la personne de M. Emile Nadeau. Il fut enlevé à sa famille éplorée le 15 novembre, à 9 heures du soir, après avoir reçu les derniers sacrements.

Le cher défunt était né le 21 février, 1890, à Saint-Joseph, le 13 octobre 1914 il épousait Mlle Agnès Gooler. Il laisse pour pleurer sa perte son épouse bien-aimée et trois petits enfants: Rolland, Raymond et Omer; M. et Mme Auguste Nadeau, père et mère du défunt; Rév. Sr Jubinville et Rév. Sr Clara Nadeau, de François-Xavier; Rév. Sr Cécile Nadeau, de l'Ile à la Crosse; Mmes Bart. et Lucien Légarx, de Dunrea; MM. Hildège, Gualbert et Aimé Nadeau, de Saint-Joseph.

La famille prie tous les parents et amis de vouloir bien avoir un petit memento dans leurs prières pour le repos de son âme.—R. I. P.

SAINT-EUSTACHE

Une nombreuse famille en grand deuil

Une des nombreuses familles de la paroisse de Saint-Eustache qui fut grandement éprouvée durant ce triste mois de novembre, c'est bien la famille Lachance. Le 5 est décédé à la Montagne au Canard, Florian Lachance, fils de feu S. Lachance et de Séraphie Guy, de notre paroisse. Le défunt, après avoir fait un succès de la culture à Saint-Eustache, avait vendu sa terre à un de ses frères et était devenu rentier tout en restant célibataire. Mais l'amour du travail lui fit prendre une nouvelle terre à la Montagne au Canard, où il demeurait quand la terrible influenza vint en quelques jours seulement le coucher dans la tombe. Le défunt, après avoir mis ordre à toutes ses affaires temporelles et avoir exprimé le désir d'être inhumé dans sa vieille paroisse de Saint-Eustache, s'endormit dans le Seigneur muni du secours des sacrements de l'Eglise. Il laisse à ses héritiers une fortune appréciable. Il était âgé de 36 ans.

Le 9, un de ses frères du nom d'Alfred, rendait son âme à Dieu au même endroit que le précédent, victime lui aussi de la grippe espagnole. Alfred avait épousé Albina Lachance, de Saint-Eustache, le 13 novembre 1912. N'ayant pas de famille, il résolut, de concert avec sa généreuse épouse, d'adopter trois enfants et de leur prodiguer les soins de la charité chrétienne. Le défunt fut, durant près de 14 ans de sa vie, alternativement organiste et chantre à l'église de Saint-Eustache, sans exiger aucune rémunération pour ses services. Il avait un talent extraordinaire et une mémoire prodigieuse, et toutes ses entreprises furent couronnées de succès. C'était un modèle de travail et d'activité. Il ne reculait devant aucun sacrifice et bravait toute difficulté. Un homme comme celui-ci ne pouvait manquer de réussir; aussi a-t-il laissé à son épouse, outre la consolation d'avoir eu un époux fidèle et un bon chrétien, du bien matériel qui lui permettra de continuer à faire la charité, vrai rôle du fortuné, et d'en offrir les mérites pour le repos de son âme bien-aimée. Le défunt était âgé de 33 ans.

Ces frères défunts, qui reposent tous deux dans le cimetière de Saint-Eustache, laissent pour les pleurer, outre l'épouse d'Alfred, leur mère encore vigoureuse et âgée de 74 ans, Mme Alfred Houde; Joseph et Arthur, de St-Eustache; Mme Hamelin, de Saint-Laurent; Mme Pinvidic, de Saint-Boniface; Mme Dubé et Gédéon, de Benson, Sask., et Alphonse, de Togo, Sask.

A tous et à chacun de cette nombreuse et noble famille en deuil, nous offrons au nom de toute la paroisse de Saint-Eustache, dont nous sommes certains d'exprimer les sentiments, nos plus sincères condoléances.

Canadien.

SAINTE-GENEVIEVE

Dimanche dernier, le 17 courant, à l'issue des vêpres, les patrons de la fromagerie de Sainte-Geneviève se rendirent chez le secrétaire et fabricant, M. A.-W. Dumaine, où il y eut assemblée pour recevoir le rapport des vérificateurs, MM. Aug. Barras et B. Ledet.

Le rapport suivant fut donné par le secrétaire et certifié exact par les vérificateurs:

Ouverture de la fromagerie: 29 avril; fermeture: 12 octobre. Nombre de jours d'ouvrage, 122; nombre de patrons, 17; nombre de vaches, 151; livres de lait reçues, 323,577; livres de fromage fabriquées, 32,230, ou 10.03 livres de lait par livre de fromage. Ce fromage fut vendu une moyenne de 22.19 sous la livre, ce qui a rapporté $7,152.75.

Les dépenses de fabrication et d'administration ont été de $1,127.44, ce qui fait un montant de $6,024.71 payé aux patrons, ou $1.8620 par 100 livres de lait.

Prenant en considération qu'un certain nombre de patrons ne sont venus à la fromagerie que 60 à 100 jour au lieu de 122 que la fabrique fut en opération, la moyenne du rendement par vache n'est pas aussi élevée qu'il aurait dû être car elle n'est que de $45.64. Mais il y a des patrons qui ont reçu jusqu'à $67.92 par vache, et plusieurs autres $48 à $56 par vache.

Aussi ce rapport fut-il accepté avec un enthousiasme de bon aloi. Avant de se séparer, un vote de félicitations fut adopté à l'adresse du fromager, M. A.-W. Dumaine, pour le splendide résultat qu'il a obtenu à l'exposition de la province à Brandon cet été. Il obtint deux premiers prix et un deuxième, ainsi que le "sweepstake" et la médaille d'or.

Un intéressé.

EXTRADITION DE GUILLAUME

Les légistes ne sont pas certains si elle peut être exigée. — La Hollande peut cependant l'expulser de son territoire.

Paris, 24. — Le Premier Ministre Clémenceau a demandé à Charles Lyon-Caen, doyen de la faculté de loi à l'Université de Paris, de donner son opinion sur la question de l'extradition de Guillaume Hohenzollern, et si elle peut être demandée. A cause de la complication de cette question, M. Lyon-Caen a demandé du temps pour préparer sa réponse, selon ce que rapporte "La Liberté". Edouard Clunet, le chef des autorités françaises en fait de lois internationales, a dit que d'après son opinion on ne pouvait demander l'extradition de l'ex-Kaiser.

La Hollande pourra l'expulser

Discutant la position de l'exempereur allemand le "Temps" dit: "Le gouvernement de Hollande a toujours le pouvoir d'expulser son hôte indésirable, laissons-lui exercer ce pouvoir."

Le "Temps" admet que la Hollande en recevant le Kaiser peut être comprise, car dans le temps on ignorait ce qui devait arriver en Allemagne et alors qu'un refus aurait pu occasionner le lynch de l'empereur aux frontières, mais ajoute: "Rien ne peut excuser l'outrage qu'un homme qui a causé la mort de plusieurs millions de personnes ait une existence paisible dans un pays qui aurait perdu son indépendance si nous avions été défaits. Si Guillaume était conduit à bord d'un navire ou aux frontières de Belgique, les Alliés sauraient bien ce qu'ils devraient faire de lui. Et s'il était conduit aux frontières allemandes le nouveau gouvernement aurait l'opportunité de prouver sa sincérité en punissant les auteurs de cette guerre."

Les Allemands veulent punir les coupables

Londres, 24. — Une dépêche à l'Exchange Telegraph déclare que Hans Delbrueck et quelques autres conservateurs allemands ont demandé au gouvernement de nommer un comité composé d'hommes impartiaux et comprenant des neutres dans le but de faire une enquête sur les accusations de violations de la loi internationale qui pèsent contre l'Allemagne. Ils ont demandé en plus que l'enquête se fasse sans égard à la dignité et au rang des accusés, de façon à ce "que le peuple allemand puisse se nettoyer la conscience."

La presse hollandaise

Londres, 24.—Quelques journaux hollandais ont parlé depuis peu de la présence dans le Pays-Bas de Guillaume Hohenzollern et de son fils, l'ex-prince héritier. Le "Telegraaph" et quelques autres journaux invoquent l'expulsion de ces deux personnages. D'autres journaux sont plutôt modérés sur cette question, bien qu'ils admettent qu'il a lieu de croire que ce problème mettra la Hollande dans le trouble. Le Niews von Dag, d'Amsterdam, un journal très modéré, publie un article qui révèle bien le malaise que crée dans certains cercles hollandais la présence des Hohenollern.

"Pour le moment, dit-il, il n'y a peut-être pas de danger qu'on trame un complot sur notre sol contre la nouvelle démocratie allemande parmi l'entourage de l'ex-kaiser ou du prince héritier, mais qui sait si ce danger ne deviendra pas une réalité si nos hôtes ne partent pas immédiatement?

"L'histoire démontre que les rois en exil aiment à saisir une occasion favorable de remplir de nouveau leur ancien rôle. Nous désirons exprimer franchement notre opinion que les gouvernements alliés, non pas nous, ont le droit de décider si la résidence dans le territoire hollandais d'individus qui sont considérés par eux comme personnifiant les pouvoirs contre lesquels ils ont combattu est dangereuse ou non. Si le gouvernement hollandais pense autrement, il en subira alors les conséquences, et la nation hollandaise, si les choses prennent une tournure sérieuse, aura à faire face à la guerre ou à la famine, à cause des royautés allemandes."

L'ALMANACH DE L'A. S. C. POUR 1919

Ce superbe Almanach, dont les deux premières éditions, pour 1917 et 1918, ont obtenu l'énorme succès que l'on connaît, par tout le pays, sortira prochainement des presses de l'Action Sociale Limitée. Dès les premiers jours de décembre il sera expédié à tous les souscripteurs qui font d'avance leur commande.

Comme celui des années passées, l'Almanach A. S. C. pour 1919 se distingue par le choix, la variété, l'abondance des matières, ainsi que des illustrations, dont un bon nombre inédites, spécialement, au sujet de la Grande Guerre mondiale qui vient de finir. Il y a là des documents, par l'écrit ou par l'image, tels qu'on n'en retrouvera nulle part ailleurs, le tout relevé d'une exécution fort artistique, faisant de l'Almanach A. S. C. un véritable album de famille, que l'on conserve avec soin, comme un recueil de choix des fastes de l'Eglise et de la nationalité française au Canada.

L'Almanach A. S. C. pour 1919 est surtout remarquable par la richesse et la diversité de sa documentation purement canadienne: récits et gravures.

La quantité des matières à insérer, pour satisfaire aux exigences de l'actualité, a forcé les éditeurs à grossir d'un certain nombre de pages le format adopté pour les deux premières années. En conséquence, et vu l'augmentation notable des frais d'édition, par suite de la guerre, le prix fixé pour l'Almanach A. S. C. en 1917 et 1918, et même dans les prévisions pour cette année, doit être légèrement élevé. Il reste, cependant, tel qu'annoncé pour les souscripteurs ayant déjà enregistré leur commande, ou qui le feront encore avant le 1er décembre 1918: soit 30 centins l'unité et 35 franco; $3.00 la douzaine et $22.50 le cent, frais de port en sus.

Après le 1er décembre, l'Almanach A. S. C. se vendra aux prix suivants: l'unité, 40 sous, pris aux bureaux des éditeurs ou en librairie, et 45 sous par la poste; la douzaine, $3.50 et le cent, $27.00, frais d'expédition à la charge de l'acheteur. Des conditions spéciales sont faites aux libraires.

S'adresser aux éditeurs: l'Action Sociale Catholique: Secrétariat des Oeuvres, 101, rue Sainte-Anne, Québec, Casier 126.

LE GENERAL DE CASTELNAU MARECHAL

Paris, 23. — Le général Edouard de Curières de Castelnau, qui entrera à Strasbourg dimanche avec l'armée française, selon "l'Echo" de Paris, assumera probablement à cette date une nouvelle dignité.

Les journaux de Paris rapportaient au commencement de la semaine que trois nouveaux Maréchaux de France seront probablement créés bientôt et qu'un général sera promu à l'entrée des troupes françaises à Strasbourg. Un des généraux qui seront élevés à cette dignité est donc apparemment le général de Castelnau.

Le Général de Castelnau était chef de l'état-major français sous le Maréchal Joffre et devint plus tard commandant des armées françaises en Belgique. Il est un des chefs qui ont eu le plus de succès dans l'armée française et est nommé le "sauveur de Nancy". Il alla en Grèce en 1915 pour régler la situation entre les Grecs et les Macédoniens. Il devint alors commandant en chef de l'armée française en France et en Belgique et il représenta la France à la Conférence de Pétrograd au commencement de 1917. Le général de Castelnau a perdu trois de ses fils au cours de la guerre et un autre qui avait été fait prisonnier par les Allemands fut rapatrié en juillet dernier. Le général est né en 1851 et combattit lors de la guerre Franco-Prussienne.

---

sourire rose. Seulement, l'homme ravageur a passé par là; les chênes robustes, les hêtres argentés, les sapins géants sont tombés, comme tant d'autres choses, sous sa hache utilitaire. Bernard traverse des champs tondus ras, puis d'autres qui mûrissent des betteraves; puis, au détour de la route, un poteau surgit; *Grez-sous-Forêt... 2 kilomètres.*

Alors, le jeune homme ralentit, et regarde avec des yeux plus attentifs. Il approche, en effet, de son futur chez lui.

Au bout du petit chemin cycliste qui suit dans l'herbe, et à travers l'espace que laisse une quadruple rangée d'arbres, il aperçoit déjà les toits jaunes d'or des maisons. C'est la couleur dont, à ce moment de la journée, se pare tout le village.

A droite, un charron, taillé en athlète, forge à grands coups de marteau sur l'enclume une pièce pour une charrue.

De l'autre côté, une toute petite ferme... Une ruelle donnant sur une plaine à perte de vue... Des habitations particulières, moitié paysannes, moitié bourgeoises. On voit très bien, et sans transition, accolés l'un à l'autre, l'ancien et le nouveau Grez... Et, enfin, voici l'école... son école!... la place classique plantée de tilleuls, deux débitants se faisant vis-à-vis... la maison du médecin... un escalier moussu, grimpant cahincaha, avec ses pierres descellées, jusqu'à une très vieille église, et, plus loin terminant le village, une ferme immense avec des toits de tuiles, dorés eux aussi par la mousse.

Et la plaine reprend; mais cette fois, bordée par une ligne presque noire, c'est la forêt qui continue en arc immense jusqu'à la pointe étincelante des sables d'Arbonne. La terre de cette plaine semble féconde; de place en place surgissent des éclairs, c'est le soleil qui touche d'un de ses rayons le soc brillant des charrues défonçant les chaumes. Et comme on aperçoit, le soir, dans le désert, sur l'écran violet des montagnes, s'élever, toute droite dans le ciel vert, la fumée des bivouacs, Olivier voit ici la poussière d'argent des labours monter de toute la plaine sous le pas lourd des boeufs, tel l'encens de la terre vers l'empyrée.

La marche, l'extraordinaire de la chose, le grand air a comme grisé Bernard. Presque malgré lui, et pour ne pas attirer l'attention, il dépasse le village, prend, entre deux poteaux, un chemin qui, dans sa pensée, doit être comme la ceinture du pays.

Quelle n'est pas sa stupéfaction quand, après avoir roulé un petit kilomètre, ce chemin le conduit dans une allée de tilleuls au bout de laquelle il aperçoit un vieux château insoupçonné.

Décidément, Grez-sous-Forêt est loin d'être banal!...

Si on lui jetait un coup d'oeil à ce manoir, ne serait-ce que pour en dire un mot à la mère, ce soir?...

Le jeune homme met pied à terre, et s'approche lentement de la grille en fer forgé. Autour du château, aux briques rongées à vif par les siècles, s'étend un large fossé plein d'une eau verdâtre, où, les pattes flottantes, dorment au soleil d'innombrables grenouilles.

Avec les quelques notions d'archéologie, hâtivement prises à l'Ecole normale, Olivier estime que ce château doit être contemporain de celui de Fontainebleau. C'est le même mélange de briques et de pierres, les mêmes lignes architecturales.

Timide par nature, Olivier n'ose pas franchir la grille grande ouverte, bien que l'accès d'une partie du parc soit évidemment public... Ce sera pour plus tard, si toutefois le coeur lui en dit!...

Le jeune homme revient alors vers la ferme attenant au château, et construite dans le même style, écuries et hangars voûtés, avec d'immenses lettres en briques formant deux grands C entre-croisés au-dessus de chaque porte.

Bernard est pris de la tentation d'aller demander un bol de lait à cette ferme, comme le ferait un étranger. Mais il réfléchit que, futur instituteur, il vaut peut-être mieux s'abstenir, car, après tout, il ne sait pas ce que sont ces gens-là...? Qui sait... peut-être de dangereux cléricaux, et ce bol de lait pourrait presque devenir un premier pot de vin!

Pourtant, le soleil lui a tapé bien fort sur la nuque pendant toute cette randonnée! Aussi, après quelques hésitations, Olivier finit-il par se décider, et franchit le haut portail où, d'un seul coup, peut passer toute une moisson.

La cour est plus grande encore qu'il ne la supposait. C'est la ferme cossue dans toute l'acception du mot, sillonnée de lourdes voitures, égayée par des centaines de poules qui mettent des notes éclatantes de couleur sur l'or d'une montagne de fumier. Voici la cuisine voûtée comme une vieille église, dont la lampe serait cette braise rougeoyante qui émerge de la cendre au fond d'une cheminée monumentale. Au milieu de la pièce, dort un hirsute chien de berger, qui ne tourne même pas la tête au bruit que fait la porte en s'entr'ouvrant.

La cuisine est déserte. Tout le monde, à cette heure, doit travailler aux champs. Sur la longue table de chêne, quelques bols vides courent les uns après les autres.

Un peu gêné, Olivier va s'en retourner, quand il se rencontre nez à nez avec une solide fille qui charrie au bout de chaque bras une jatte de lait écumeux.

Il se risque à en demander, ce qui lui est accordé sans la moindre difficulté.

Et en le buvant dans la cour pleine de soleil... en se mettant les moustaches dans la mousse chaude, il pense au plaisir que sa mère aurait à boire cette chair vivante et coulante, et que sa santé en deviendrait meilleure...

Toute la journée, il erra ainsi au hasard de son caprice, déjeunant, les jambes pendantes, au bord d'un fossé herbeux, et esquissant les plus jolis projets d'avenir.

Un moment, au travers des arbres, il aperçut comme dans un cadre champêtre tout le village de Grez groupé autour de son église... Vision superbe!... Cette église avait une sombreur royale, une allure à la fois altière et maternelle, surplombant le pays de toute la hauteur du monticule et de l'élévation de son clocher.

Mais au milieu de sa contemplation, Olivier sentit au coeur un choc de haine.

L'église!... Le château!...

Lui-même était pris par ces deux évocations. Mais où donc était l'école..? On ne la voyait même pas, la pauvre!

Or, le château représentait le passé exécré.

L'église était l'officine de crétinisation séculaire, l'espoir des vieilles filles à cabas et des solennels imbéciles.

Tandis que l'école!... La chose importante entre toutes!... Celle où l'on faisait surgir l'homme conscient, le citoyen endormi dans l'enfant!...

Aussi, pour mieux la voir, cette école... pour la saluer... pour lui faire amende honorable à cette "laïque" combattue, calomniée, il revint à pied, s'arrêta longuement devant elle... la regarda en ami, presque en amoureux:

— Va, ma petite!... Moi, je te mettrai sur le chandelier. Ces mains-là te poseront à la place que tu dois occuper... la première dans le pays, et pas une autre!... Et tout le monde te verra!... Et tout le monde subira ta domination!... Et tu marcheras devant le village comme l'étoile remplaçant celles qui sont éteintes... comme l'espoir... comme le seul espoir!...

Dans un enthousiasme silencieux, Olivier lui envoya, à son école, un large coup de chapeau, qui fit retourner plusieurs paysans, qui revenaient, balancés au pas calme de leurs chevaux de labour.

Puis, comme il faut prendre le train, et que sur la plaine violette, l'ombre de la forêt s'étend déjà plus longue, Olivier se prépare à remonter sur sa machine.

Devant lui, deux routes bifurquent vers Melun, et c'est sur le point de sortir sa carte, quand une jeune fille d'une vingtaine d'années, une demoiselle, apparaît au coin d'un sentier, une boîte de peinture à la main, et suivie d'un grand setter noir et feu.

Elle a l'air si douce, si intelligente, si simple tout à la fois, qu'Olivier n'hésite pas, et lui demande la meilleure route pour revenir à Melun.

—Celle-ci, Monsieur... tout droit... en passant par la Glandée...

La jeune fille s'éloigne déjà, répondant par une signe de tête au merci respectueux d'Olivier quand subitement elle s'arrête, comme obéissant à un scrupule intérieur.

—... Mais si vous êtes artiste, et si 5 kilomètres de plus ne vous font pas peur... alors prenez à droite par Fay, et la Mare aux Evées... A cette heure, les paysages y sont superbes!...

— Oh! merci, Mademoiselle!

Sans une hésitation, Olivier choisit le sentier de Fay et s'enfonce vers la Mare aux Evées.

La forêt s'enveloppe bientôt de silence et de nuit. Au loin des biches traversent la route et regardent le voyageur attardé, qui savoure ce retour, roulant lentement, pour jouir plus longtemps du calme auguste qui engourdit tout son être dans un apaisement qu'il n'a jamais connu.

Quand on aime, se dit-il tout bas à lui-même, cela doit être quelque chose d'immense comme cela...

Il arriva vers 9 heures à Paris au milieu d'un grouillement noir de monde, d'un charivari effréné de balançoires, de rugissements de chevaux à vapeur, de défis d'hercules se lançant, par-dessus la tête des caleçons de combat. Car c'était alors la fête en son populeux quartier.

(A suivre)

ENTREE TRIOMPHALE DU ROI ALBERT A BRUXELLES

Pour la première fois, depuis plus de quatre ans, la capitale de la Belgique voit parader dans ses rues l'armée belge. — Grande joie du peuple.

Bruxelles, 23. — Le roi Albert est entré à Bruxelles, ce matin, à dix heures. Il était accompagné de la reine Elisabeth, des Princes Léopold et Charles et de la Princesse Marie José.

Le groupe royal entra par la Porte des Flandres et se dirigea vers la Place de la Nation. Une ovation les accueillit le long du parcours des rues. Entré à la Chambre du Parlement, le roi Albert et sa famille écoutère l'adresse de bienvenue. Après cela le roi passa en revue les troupes qui formaient une ligne de dix milles de longueur.

Des fleurs sont jetées au passage des souverains

Des fleurs furent jetées sur le passage du roi Albert dans la procession qui fut faite le long des boulevards remplis de monde pour plusieurs milles. En même temps que cette dépêche est écrite, on peut entendre les applaudissements qui éclatent continuellement et se font entendre à travers la ville comme le grondement du tonnerre.

Le roi Albert et ses deux fils étaient à cheval. Le prince héritier, habillé en khaki, était à sa droite, tandis que son frère mineur était vêtu de l'uniforme des aspirants de marine.

La ville est magnifiquement décorée et l'arrivée de milliers de personnes a rendu les logements impossibles à trouver. Beaucoup couchent dans les salles publiques et sous des abris quelconques.

Il avait prédit le triomphe belge

Le retour du roi dans sa capitale rappelle la prophétie du roi dans une interview donné au représentant de la Presse Associée quelques mois seulement après que les Belges ayant arrêté l'avance allemande étaient repoussés de leur pays. Dans cette dépêche rapportant l'interview donné le 20 décembre 1914 aux quartiers généraux du roi dans les Flandres Accidentales on relate le passage suivant: "Votre Majesté, il a été prédit que vous reprendriez possession de votre capitale avant trois mois", dit le correspondant.

Le roi branla la tête et dit: "Non pas si tôt, mais il pourrait se faire qu'un jour j'entre à Bruxelles à la tête de l'armée belge."

VINGT AUTRES SOUS-MARINS SONT REMIS AUX ALLIES

Londres, 23. — Vingt autres sous-marins allemands se sont rendus à l'amiral Sir Reginald Tyrwhitt, hier matin. Ceci fait un total de 59 sous-marins qui se sont rendus. Un autre a coulé durant la nuit.

Le correspondant de télégraphie sans fil des forces anglaises navales dit que, quelque peu avant midi, un croiseur apparut, suivi par un sous-marin et un transport allemands. Ils entrèrent dans le port. La majorité des sous-marins rendus étaient de dimensions assez considérables et avaient à bord un appareil de télégraphie sans fil. Lorsque les Allemands arrivèrent, il était évident que l'élément révolutionnaire était présent. Quelques officiers avaient enlevé de leurs casquettes les aigles prussiennes et les avaient remplacées par des espèces de bandes rouges, signe du conseil des soldats et des ouvriers. Il semblait y avoir peu de discipline parmi eux. Les hommes ne faisaient que peu de cas des ordres de leurs officiers. L'un d'eux cria: Pas d'officier, pas de Kaiser!

* * *

Des subalternes étaient en charge

Harwich, Angleterre, 23. — La plupart des sous-marins qui se sont rendus hier, étaient commandés par des sous-lieutenants. L'un d'eux a déclaré que son officier supérieur n'était pas venu parce qu'il avait ét mentionné dans la presse anglaise comme un homme dont on se souvenait.

C'est la tempête qui a fait couler le sous-marin qui était en route pour Harwich.

* * *

Les navires saisis seront gardés

Londres, 23. — Le vaisseau allemand Koenig et le croiseur Mackensen, qui, bien qu'ils dussent se rendre jeudi, obtinrent la faveur de ne pas le faire ce jour-là, ont été désarmés sous la surveillance du vice-amiral Browning, de la marine anglaise, qui a été envoyé en Allemagne à cette fin, d'après le correspondant du "Daily-Mail" de la flotte anglaise.

Quelques marins, ajoute le correspondant du "Daily Mail" rejettent l'idée que les vaisseaux allemands rendus aux Alliés retourneront à l'Allemagne. Ils croient qu'ils iront aux Alliés, les États-Unis y compris.

Les Allemands donnent la cause de la défaite

Toronto, 23. — Selon un câblogramme spécial de James M. Tuchy, de Londres, l'amiral Mourer, qui commandait la flotte allemande quand elle s'est rendue, dit à l'amiral Beatty: "Il n'y a plus de vie possible pour les enfants en Allemagne. Ils meurent tous de faim. Nous vous demandons d'accepter tous les équipages au lieu de la moitié seulement. Nous ne pouvons les nourrir et nous redoutons de plus grands troubles."

L'amiral Beatty refusa d'accéder à cette requête, et alors le commandant allemand présenta un document à signer stipulant que les équipages allemands ne seraient point maltraités.

"Dites-leur qu'ils viennent en Angleterre; cela leur suffira," dit l'amiral Beatty, en déchirant le document.

Le même écrivain ajoute que Beatty a dit aussi: "J'ai toujours pensé qu'ils se rendraient, mais non pas ainsi. On peut les conduire avec un fil."

Espoir contre la dyspepsie chronique. — Parce qu'elles ne soignent pas suffisamment leur organisme, beaucoup de personnes permettent à des affetions d'estomac de devenir chroniques, d'où il s'en suit des nuits et des jours de souffrance. Comme prompte guérison on recommande dans ces cas un traitement aux Pilules Végétales de Parmelee. Ces pilules ont pour objet propre de combattre la dyspepsie et les nombreuses maladies qui en résultent. Elles ont toujours un excellent résultat.

CRUAUTE TURQUE ENVERS LES PRISONNIERS

Londres, 23. — Un rapport sur le traitement des prisonniers anglais en Turquie émis hier dit que, sur 16,583 prisonniers pris par les Turcs, 3,290 sont morts et qu'on ne peut trouver de traces de 2,222 autres, qu'on croit avoir péri. Ces derniers ont été capturés à Kut-el-Amara, de sorte qu'il est certain qu'ils sont passés vivants aux mains des Turcs; mais on n'a pas encore entendu parler d'eux.

Les prisonniers pris à Kut ont été forcés de marcher à travers le désert pour se rendre en Asie Mineure sans nourriture ni soins médicaux. Le rapport en question dit: "Des groupes d'hommes gisaient exténués sous un abri quelconque, qu'ils avaient pu trouver; quelques-uns étaient mourants de faim, d'autres étaient morts, d'autres enfin étaient à moitié vêtus et sans chaussures, ayant vendu tout ce qu'ils avaient pour se procurer un peu de lait.

Les survivants furent forcés de travailler à la construction du tunnel de chemin de fer de Bagdad. Quand ils étaient incapables de se rendre utiles ils étaient envoyés aux camps d'internement, et forcés de marcher à travers les montagnes du Taurus. Un officier autrichien, décrivant cete scène, dit: "C'est une scène de l'Enfer de Dante."

REMERCIEMENTS

Mme Alfred Dupuis remercie sincèrement les personnes qui ont bien voulu lui témoigner leur sympathie à l'occasion de la mort de son époux, soit par des offrandes de bouquets spirituels, soit en accompagnant la dépouille mortelle à la gare.

LE PARTI LIBERAL S'ORGANISE

Une association est formée pour les libéraux de l'Ontario-ouest. — Une conférence générale des libéraux du Canada sera bientôt convoquée. — Sir Wilfrid à London.

London, Ont., 20. — Le Très Hon. Sir Wilfrid Laurier, dans un banquet offert en son honneur hier soir par les libéraux de l'ouest d'Ontario, a annoncé son intention d'appeler bientôt une convention de tous les libéraux du Dominion afin de considérer les problèmes que la paix semble avoir fait surgir au pays. Le chef de l'opposition déclare qu'il n'y aura pas de déclaration de faite, avant cette date au sujet de la politique que le parti entend suivre et qu'une telle déclaration serait au moins prématurée avant la signature des termes de la paix.

Le banquet

Le banquet d'hier soir fût en quelque sorte la clôture de la formation de l'Association Libérale de l'Ouest d'Ontario commencée hier après-midi, où il était apparent que l'on déciderait, en même temps que sa constitution, l'appel d'une convention nationale de tous les libéraux du Canada.

Sir Wilfrid a reçu une ovation enthousiasme de la part des 200 convives et le banquet était en même temps destiné à fêter son 77me anniversaire de naissance.

Sir Wilfrid n'a pas ménagé le gouvernement dans son discours. Il a rappelé avec force la révocation de la loi de conscription au sujet des cultivateurs et il a déclaré que Sir Robert Borden et les autres membres du Cabinet qui sont dernièrement partis pour l'Angleterre auraient mieux fait de rester au pays et de considérer le rapatriement de nos soldats d'outre-mer. Sir Wilfrid croit que la Ligue des Nations n'est pas un rêve comme semblent le croire quelques-uns, et il espère qu'on arrivera à un entente à ce sujet lors de la Conférence de la Paix. Il donne pour exemple les bonnes relations qui ont existé depuis un siècle entre le Canada et les Etats-Unis, alors que tous les différends ont été réglés à l'amiable.

Au début de son discours Sir Wilfrid rappela qu'il a visité Londres il y a quarante ans, lors de la lutte pour le gouvernement Mackenzie. Le chef libéral déclare que depuis il a toujours essayé de bien servir son pays dans la victoire comme après la défaite. Lors de la crise qui eut lieu au sein du parti il y a douze ans, dit-il, j'étais de la race Celtique et je n'aime pas à quitter mon poste dans le danger.

Considérant les causes qui ont amené la formation d'un gouvernement d'Union, le chef d'opposition dit que le parti n'était pas aussi uni alors qu'à présent.

Pas de dissension

Pour ce qui est de la participation à la guerre, il n'y a jamais eu de discussion parmi les libéraux. Ils étaient disposés à donner et leur or et leur sang quand la mère-patrie était dans une heure de besoin. Nous avons toujours supporté les mesures qui étaient nécessaires pour gagner la guerre. La mise en force de l'acte du service militaire a été la cause de la scission qui s'est faite au milieu du parti libéral. La politique suivie par le gouvernement était une erreur.

LES GARDES VERTES

Paris, 23. — Suivant M. William Rose, agent du gouvernement slovène à Laibach, nouvelle capitale de la Slovachie, et du gouvernement polonais provisoire dans la Silésie autrichienne, un million de déserteurs des armées autrichiennes, organisés par groupes considérables, se sont établis dans des camps fortifiés, dans les forêts de presque chaque partie du sud-est de l'Europe. Ils s'appellent les gardes vertes.

EVENEMENT HISTORIQUE

Une grande partie de la grosse flotte allemande a été remise hier aux Alliés. — Dix-neuf sous-marins, seulement ont été rendus, car le vingtième a sombré.

Edinbourg, Ecosse, 22. — La grande flotte allemande, après s'être rendue aux Alliés, a été amenée à l'embouchure de la rivière Forth, hier.

La grande flotte anglaise, cinq vaisseaux américains et trois navires de guerre français, rangés en deux colonnes, ont escorté les 71 vaisseaux allemands.

Visite du roi Georges aux Américains

Le Cardiff prit aussi place. En arrière de lui, le premier des vaisseaux allemands, le croiseur Seidlitz; à sa suite venaient quatre autres vaisseaux de même genre: le Derfflinger, le von Der Tann, le Hindenburg et le Moltke. Neuf dreadnoughts les suivaient immédiatement. A trois milles de distance venaient sept croiseurs dont le Karlsruhe, portant l'enseigne du commodore Harder. A une distance de trois milles venaient les destroyers allemands.

Le roi Georges visita le vaisseau américain New-York, hier. Les destroyers anglais sortirent du port et prirent leurs positions afin de servir de défense à la grande flotte, ce qui donna une note de solennité à la scène. Aussitôt que le roi s'embarqua, l'étendard royal fut hissé au grand mât.

* * *

Dix-neuf sous-marins sont rendus, hier

Harwich, Angleterre, 22. — Une flottille de sous-marins allemands s'est rendue, hier, aux escadres anglaises. Il y avait en tout dix-neuf sous-marins. Le vingtième, qui aurait dû arriver hier, a coulé en chemin.

* * *

Un destroyer allemand est coulé

Londres, 22. — Un croiseur allemand, en traversant la mer du Nord, avec les autres vaisseaux de la flotte allemande dans le but de se rendre aux Alliés, a frappé une mine. Le bateau fut endommagé et coula.

Londres, 22. — C'est un destroyer allemand et non un croiseur qui a frappé une mine et a coulé dans la mer du Nord, d'après une dépêche reçue tard la nuit dernière.

* * *

La fin d'une grande force navale

Edinbourg, 21. — L'Allemagne, comme force navale, a cessé d'exister aujourd'hui. L'élite de sa grande flotte comprenant 14 vaisseaux de ligne, 7 croiseurs et 50 destroyers, s'est rendue aux vaisseaux anglais, américains et français, la plus grande force combative qui ait jamais existé sur les mers.

Tous les détails de reddition imposés par le commandant de la flotte anglaise ont été observés avec soin. Les vaisseaux de guerre allemands formant une seule ligne d'environ 20 milles de longueur, sont apparus aux lieu et temps désignés et ont été conduits dans le Firth of Forth, entre deux colonnes de vaisseaux alliés. Cette nuit, la flotte de l'ennemi est ancrée dans la Forth, sous garde, comme prisonnière. Une reddition sur une aussi grande échelle n'a pas de précédent dans l'histoire de la marine.

Un spectacle impressionnant

Les officiers et les matelots gardèrent le silence la plupart du temps. Ils sentaient qu'ils assistaient à la chute de l'Allemagne. Ils semblaient éprouver de la compassion pour le géant tombé. La principale flotte alliée, s'étendant sur une ligne de 14 milles le long de la Firth of Forth, a commencé à lever l'ancre à une heure ce matin. Les brouillards qui avaient obscurci le port se dissipèrent et la lune apparaissait dans le ciel serein. Les vaisseaux se formèrent encore en double ligne comme ils l'avaient fait durant le jour. Les croiseurs étaient en tête suivis par les dreadnoughts. Le Queen Elizabeth était en tête des escadres dans la colonne nord. Les navires américains allèrent se placer en arrière de l'amiral Beatty. Le rendez-vous était à environ 50 milles de distance et les vaisseaux mesurèrent leur vitesse pour arriver à 8 heures. A l'aurore, la mer était encore couverte d'un brouillard, ce qui empêchait de voir à plus de 8,000 verges.

UN BEL ELOGE DU GENERAL PETAIN

Paris, 22. — En faisant la proposition formelle que le général Pétain devienne Maréchal de France, le Premier Ministre Clémenceau a dit: "Le Général Pétain aura la gloire d'avoir maintenu à un haut degré d'élévation, même dans les heures les plus sombres, le moral des soldats français. Son commandment forgea l'instrument de la victoire à laquelle il a si hautement contribué par ses talents."

POSEN PASSE AUX POLONAIS

Amsterdam, 22. — La ville de Posen et une grande partie de la province de Posen, en Prusse, sont entre les mains des Polonais, d'après le "Vorwaerts", de Berlin. L'organisation des soldats et des ouvriers polonais a saisi les rênes du pouvoir et forme une légion.

Posen, ville fortifiée de Prusse, était une des plus anciennes villes polonaises. A la fin du dixième siècle, elle possédait un évêché et c'est là que résidèrent les rois de Pologne jusqu'à 1295. Le cinquième corps d'armée allemand y établit ses quartiers généraux, c'était une forteresse de 157,000 habitants, avec une garnison de 7,000 hommes. C'est la capitale de la province de Posen; consistant la partie ouest du vieux royaume de Pologne. La population de la province, en 1900, était de deux millions.

Copenhague, 25. — D'après des dépêches de Berlin, d'énormes réserves de vivres ont été trouvées dans le château de l'ex-empereur allemand, à Berlin. Un membre du conseil des ouvriers et des soldats a déclaré qu'il y avait une grande variété de vivres, dont la valeur totale n'est pas moins de plusieurs centaines de mille marcs.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½
AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ 85⅝
No 3 C. W.	.83⅜
Fourrage, Extra No 1	.84⅛
Fourrage 1	.81⅝
Fourrage 2	.78⅜
ORGE	
No 3 C. W.	$1.10¾
No 4 C. W.	1.05½
Fourrage	.93½
Rejeté	.91
LIN	
No. 1 C. W., déchargé	3.37
No 2 C. W.	$3.76
No 3 C. W.	3.37
SEIGLE	
C. W.	$1.60

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$11.50 à $12.50
Bons	$10.00 à $11.50
"Feeders".—	
De choix	$7.50 à $8.00
Bons	$5.50 à $6.00
"Bulls".—	
Excellents	$6.50 à $7.00
Ordinaires	$5.50 à $6.00
"Oxen".—	
Excellents	$8.00 à $8.50
Bons	$6.25 à $6.75
Ordinaires	$4.00 à $5.00
Vaches.—	
Excellentes	$7.50 à $8.00
Bonnes	$6.00 à $7.00
"Canners"	$4.00 à $4.50
Laitières et "Springers". Prix	$65.00 à $110.00
Taures.—	
Excellentes	$8.00 à $8.50
De choix. 'Stockers'	$6.00 à $7.00
Bonnes	$5.50 à $6.00
Cochons.—	
Choix	$17.50
Lourds	$12.00 à $13.00
Truies	$11.00 à $12.00
"Stags"	$7.00 à $9.00
Moutons.—	
Agneaux	$13.00 à $14.50
Moutons	$12.00 à $12.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais	$ .39
Beurre.—	
Crêmerie	$ .42
De ferme	.33
Viandes.—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon. Flanc	.42
Patates—	
Le boisseau	$ .75 à $ .80
Volailles—	
Poulet	$ .35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.50

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 livres	$5.42½
Five Roses. 2 sacs de 49 livres	5.48
Five Roses. 4 sacs de 24 livres	5.58
Purity. Sac de 98 livres	5.42½
Purity. 2 sacs de 49 livres	5.48
Purity. 4 sacs de 24 livres	5.58
Royal Household. Sac de 98 liv.	5.42½
Royal Household. 2 de 49 liv.	5.48
Royal Household. 4 de 24 liv.	5.58

Alimentation—

(Prix des meuneries)

Avoine. La tonne		$58.00
Seigle. Le sac		$5.50
	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra ..... $9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26.00
"Timothy" No 2	$25.00
"Red Top" No 1	$24.00
"Red Top" No 2	$23.00
Upland No 2	$22.00
Midland No 2	$20.00
Paille	$ 8.00

LIBERATION DE L'ALSACE

Metz, 20. — Lorsque le maréchal Pétain est entré dans Metz, hier, il se tint en face de la statue de Ney et passa ses troupes en revue. La municipalité et les diverses associations locales le reçurent à l'Hôtel de Ville et le Vicaire Général le remercia à la Cathédrale où un Te Deum fut chanté. Une préfecture a été établie par le commissaire français Tirman.

Le général Mangin a émis une proclamation remerciant le peuple de la ville. La proclamation se lit ainsi: "Le régime de l'oppression et de l'humiliation a pris fin avec la défaite allemande. L'armée républicaine apporte la liberté et la justice. La France ouvre largement ses bras à ses enfants retrouvés."

PROTESTATION A LA HOLLANDE

Les Alliés se plaignent de ce que les Hollandais ont permis aux troupes allemandes de traverser la province de Limbourg.

Paris, 21. — Les gouvernements alliés ont décidé d'envoyer une protestation officielle au gouvernement hollandais contre la violation de la neutralité de la Hollande à la suite de la permission que ce pays a accordé aux troupes allemandes de traverser la province de Limbourg, dans leur retraite de la Belgique. Cette nouvelle est donnée par l'Echo de Paris.

Limbourg est une longue et irrégulière province de la Hollande et a près de 105 milles de long, et touche à un certain endroit à la province du Rhin et à la Belgique.

On a annoncé de Paris, le 19 novembre, que des troupes allemandes retournant de Belgique en Allemagne avaient traversé la province hollandaise de Limbourg, et que ce voyage avait été fait avec la permission des autorités hollandaises.

LA MARCHE VERS L'ALLEMAGNE

Paris, 21. — Les troupes américaines vont traverser la ville de Luxembourg aujourd'hui. Le général Pershing, qui accompagne les troupes, va rendre visite à la grande duchesse Marie Adélaide, alors qu'il sera dans la capitale.

Une proclamation a été publiée, à l'adresse de la population du Luxembourg annonçant que le passage des troupes américaines à travers le pays est nécessaire, et garantissant la discipline des troupes et leur bienveillance envers la population.

LES PIRATES DES MERS

Vingt sous-marins allemands ont été rendus aux Alliés, ce matin.

Londres, 20. — Vingt sous-marins allemands ont été rendus au vice-amiral Reginald W. Tyrwhitt, à trente milles de Harwich, au lever du soleil, ce matin, d'après une dépêche à la Presse Associée.

Ce sont les premiers sous-marins qui sont rendus aux Alliés par l'Allemagne.

Comment se fait la reddition

L'amiral Tyrwhitt a reçu la reddition de la flotte allemande, à bord de son navire amiral, un croiseur anglais.

Les sous-marins rendus vont être envoyés à Harwich, sous la conduite de leurs équipages, ensuite ils seront placés sous la direction d'équipages anglais avec des interprètes, et seront dirigés sur Parkeston Quay. Les matelots allemands quitteront leurs navires à cet endroit et s'embarqueront sur d'autres vaisseaux pour retourner en Allemagne.

Vingt sous-marins additionnels seront rendus Jeudi; et vingt autres vendredi.

Le reste des autres sous-marins qui doivent être remis, d'après les termes de l'armistice, le seront plus tard.

* * *

Des révélations sensationnelles

Londres, 20. — Le capitaine Persius, critique naval allemand, a choisi le moment où les plus beaux vaisseaux de la marine allemande devaient être livrés aux Alliés pour publier dans le "Berlin Tageblatt" un article rempli de révélations sensationnelles au sujet de la flotte allemande. Le capitaine Persius dit que l'espoir que la flotte allemande serait capable dans une autre bataille de Skagerrak de vaincre la flotte anglaise repose sur un mensonge des autorités navales.

Tonnage d'un million seulement

En août 1914 la flotte allemande avait à peu près un million de tonnage en vaisseaux, continue l'écrivain, tandis que la flotte anglaise avait plus que le double de cela et grâce aux erreurs de von Tirpitz le matériel employé par les Allemands était fort inférieur à celui des Anglais. Dans le combat de Skagerrak, ajoute-t-il, la flotte allemande fut sauvée d'une destruction totale grâce aux commandants d'une part et grâce aussi aux conditions favorables de la température. Si le temps avait été serein ou si l'amiral von Scheers avait manqué la destruction de toute la flotte allemande s'en serait suivie. Les canons à long tir des Anglais auraient réduit à néant les canons légers des vaisseaux allemands. Comme elles étaient, les pertes allemandes furent énormes et en juin 1915, dit le capitaine Persuis, il était évident pour tout homme bien pensant que le combat de Skagerrak serait le seul engagement naval important de la guerre.

La construction des sous-marins

De tout côté, dit aussi le critique, l'amiral von Tirpitz était conseillé de faire construire des sous-marins seulement, mais il demeura obstiné à ne point le faire. En octobre 1915 un appel pressant fut fait par plusieurs membres du Reichstag auprès du commandant de l'armée — non du commandement naval — avec les résultats que l'ordre fut donné de ne plus construire de vaisseaux de guerre afin de réserver les matériaux à la construction des sous-marins. A cette époque il y eut une si grande rareté de matériaux qu'on fut obligé de désarmer un bon nombre des vaisseaux de guerre et d'y prendre le métal requis.

Petit nombre de navires en opération

Un petit percentage seulement de ces sous-marins étaient en opération à un certain moment donné, déclare le capitaine Persius. En janvier 1917, par exemple, alors que les conditions étaient favorables pour mettre les sous-marins en opération, douze pour cent seulement étaient actifs tandis que trente pour cent étaient dans les ports de mer, trente-huit pour cent étaient à subir des réparations et vingt pour cent étaient hors de service. Les équipages des sous-marins, dit-il, n'étaient pas suffisamment instruits et entraînés. Durant les derniers mois, il était vraiment difficile d'engager des hommes pour faire l'ouvrage des sous-marins, car les marins expérimentés regardaient comme une politique stupide le fait de faire la guerre au moyen de sous-marins.

Le capitaine Persius parle de la révolte qui éclata au commencement de ce mois, alors que la marine allemande devait faire une attaque. Si les matelots avaient obéi, remarque le narrateur, un nombre considérable de vies eussent été perdues; et il ajoute que tout homme bien pensant est d'avis que les matelots du 5 novembre ont rendu un service incalculable à leur pays.

Plusieurs navires furent détruits

De cette manière, au commencement de 1916, vingt-trois navires avaient été désarmés, ainsi qu'un croiseur nouvellement construit.

Au début de cette année, dit le capitaine Persius, la marine allemande ne comprenait que des dreadnoughts et des navires de guerre d'Héligoland, du type Kaiser et Markgraf, et quelques croiseurs de bataille. Tous les navires que von Tirpitz avait construits depuis 1897 à 1906, au coût de plusieurs millions, avaient été détruits, et les sous-marins qui avaient été construits étaient incapables de lutter contre les navires de guerre anglais.

Petit nombre de sous-marins

L'amiral von Capelle durant le temps de ses fonctions comme chef de la marine, dit le capitaine Persius, a fait construire très peu de sous-marins et a dirigé l'activité des chantiers vers la construction des sous-marins de super-grandeur, mais dans les quartiers généraux on répétait encore que l'Allemagne possédait un nombre énorme de sous-marins et que le nombre des torpillages était très petit.

C'était faux, déclare l'écrivain. En 1917, 83 sous-marins furent construits, tandis que 66 étaient coulés. En avril 1917, l'Allemagne avait 126 sous-marins et 146 en octobre. En février 1918 elle en avait 136 et en juin de la même année 113.

LA PAIX MAIS NON L'ABONDANCE

La guerre est terminée, mais le Canada ne doit pas ralentir ses efforts dans son mouvement de production des vivres. Le continent américain devra subvenir aux besoins non seulement des pays alliés qui ont tant souffert et qui ont tant besoin d'importations de tous genres, mais encore aux populations des nations neutres. La Commission des Vivres du Canada rappelle également à notre pays, qu'il faudra aussi fournir des vivres à l'ennemi qui vient d'être défait, entendu que des millions de personnes dans les pays vaincus par les Alliés souffrent aujourd'hui horriblement de la faim. En comptant la Russie, l'Autriche-Hongrie, la Turquie, la Bugarie, les nations neutres, et la France, la Belgique, l'Italie et l'Angleterre, on arrive à un grand total de 250,000,000 de personnes qui manquent de vivres. La demande qui sera faite au Canada pour des produits agricoles sera immense dans l'avenir, et le Canada devra non seulement maintenir son mouvement de production agricole, mais encore il devra l'augmenter le plus possible.

DE LA LECTURE POUR NOS SOLDATS

Tous les gens qui reçoivent à leur foyer des journaux français, tels que le "Devoir", le "Droit", la "Liberté", le "Manitoba" et autres, sont priés de les conserver et de les faire parvenir à la Maison Provinciale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Sténographe demandée. — Immédiatement, pour un bureau. S'adresser à 253 *rue Princess, Winnipeg, Man.*

On demande 3 ou 4 verrats, propres au service, âgés de pas moins de 8 ou 9 mois, race "Poland-China". S'adresser en spécifiant l'âge, le poids approximatif et le prix, à *M. J. Villeneuve, Collège d'Agriculture, Winnipeg.*

A vendre. — Au village de Notre-Dame de Lourdes: Bonne maison neuve, en briques, 26 x 24, bien finie, plastrée, 3 étages, cave cimentée, fournaise; avec 5 lots; écurie, 14 x 16; remise, 12 x 12. A vendre également: 2 lots sur la rue principale. Bonnes conditions. S'adresser à *Mme Louis Fries, Notre-Dame de Lourdes.*

A vendre. — Une Ford d'occasion, en bon état. S'adresser à la *Liberté.*

En vente. — On offre en vente les livres de loi de M. Théo. Bertrand et aussi ameublement de bureau. S'adresser à *J.-A. Hébert, 198 rue Aulneau, Saint-Boniface, Man.*

On demande. — Une servante. S'adresser à *Mme James Prendergast, 85 rue Notre-Dame, Saint-Boniface, Man.*

A vendre. — Dindons, $5; poules, $3.50. Jeunes porcs, $5 chacun. Tous vieux de quatre semaines. S'adresser à *Mme David Langill, Giroux, Man.*

FEU PIERRE NOËL

Nous avons le regret d'annoncer le décès de M. Joseph-Pierre Noël, survenu à l'âge de 35 ans, à Otterburne, chez les Clercs Saint-Viateur. Les funérailles ont eu lieu mercredi dernier à Sainte-Agathe. Le défunt était fils de M. Pierre Noël, 60 rue Ritchot, Saint-Boniface, et frère de Soeur Noël, de l'école du Sacré-Coeur, Winnipeg.

FEU Mme VANDAELE

La grippe a fait une nouvelle victime à Saint-Boniface en la personne de Madame Albert Vandaele, née Maria-Lélioza Rheault. Ell est décédée mercredi dernier. Les funérailles ont eu lieu le 22 à l'église belge de Saint-Boniface. Les porteurs furent MM. J. Thibault, G. Lévêque, H. Leblanc, N. Pirotton, A. Van Raes et P. Gevaert. Survivent à Mme Vandaele: son époux et deux enfants.

LES VICTIMES DE L'INFLUENZA

Toronto, 23. — D'après les statistiques préparées par le Dr J. W. S. McCullough, les décès à Toronto sont de 327 par 100,000 âmes; Kingston, 644 par 1000,000; Winnipeg arrive en tête avec 774 par 100,000 âmes, et la maladie n'est pas encore disparue dans cette ville. Voici d'ailleurs un tableau des différentes villes du Canada qui donnent le chiffre des mortalités par 100,000.

Sault Ste-Marie	41	349
Fort William	45	238
Ottawa	570	548
Port Arthur	20	131
Windsor	32	106
Kingston	145	644
London	187	326
Toronto	600	327
St-Jean, N. B.	136	296
Winnipeg	366	744
Montréal	3,128	489
Halifax	153	329
Hamilton	244	233
Aux Etats-Unis		
Boston	2,084	321
Pittsburgh	3,894	721
Philadelphie	12,647	817
Washington	1,564	501
New-York	22,950	400
Camp Sherman, Ohio	842	2,511

• • •

"Il y a de cela vingt ans", écrit Madame J. M. Cress, de Stanford, Ky., "J'étais si nerveuse que je pensais perdre la raison et ma santé en était brisée. Sans le Novoro du Dr Pierre, il y a longtemps que je serais dans ma tombe. Je ne saurais trop louanger ce remède." Ce remède herbeux fortifie le système nerveux; il nourrit, vivifie et rebâtit le corps humain en entier. Des milliers ont témoigné de ses mérites. Ce n'est pas un remède de pharmacie. Pour toute information, écrire au Dr Peter Fahrney and Sons Co., Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

LES PRISONNIERS LIBERES

Londres, 23. — Le correspondant de l'agence Reuter au quartier général français décrit l'état pitoyable des prisonniers de guerre anglais, libérés par les Allemands, depuis la signature de l'armistice. Des milliers d'hommes, des Anglais pour la plupart, entrent en France, chaque jour. Le correspondant affirme qu'il n'a jamais vu des être aussi dépenaillés, aussi affamés et miséreux. Lorsque le camp de Forbach, à 38 milles à l'est de Metz, ainsi que d'autres camps, ont été levés, on a dit aux prisonniers de s'en aller et de chercher secours parmi leurs alliés.

Les détenus ont commencé à franchir les 50 ou 60 milles qui les séparaient des lignes alliées, mais n'ont pas reçu de vivres ou d'argent. Ils étaient en guenilles. Ils sont partis par centaines, sous les ordres d'officiers et de soldats qui avaient déserté. Il faisait très froid. Plusieurs sont morts en chemin, à quelques milles de leurs amis. A l'arrivée des prisonniers dans les lignes françaises, des vétérans endurcis à la guerre ont été horrifiés de voir pareil spectacle. On ne doute pas que ces souffrances aient été intentionnellement infligées. Les prisonniers d'autres nationalités s'accordent à reconnaître que leurs compagons anglais étaient plus maltraités que les autres, dans les camps.

Un autre rapport du comité de sir Robert Young, sur le traitement que subissent les prisonniers anglais dans les houillères et les mines de sel, en Allemagne, contient des détails sur la brutalité des Allemands. Le rapport dit qu'on ne relève aucun indice d'amélioration dans le traitement infligé aux prisonniers. On est obligé de conclure que Berlin approuve cette façon d'agir.

GARDEZ-EN L'HABITUDE

Durant les quatre semaines qu'a duré l'épidémie d'influenza, l'Elixir Américain de Vin Amer de Triner s'est fait de nombreux amis et de tous les points du pays arrivent des lettres nous disant le contentement et le soulagement donnés par ce remarquable remède. Gardez toujours cette expérience. On peut toujours compter sur l'Elixir Américain de Vin Amer de Triner. Il nettoie les intestins, aiguise l'appétit, aide à digérer et chasse de l'organisme toutes les substances qui y peuvent être. Chez les pharmaciens: prix $1.50. Le Liniment de Triner est le meilleur remède pour vous maintenir en bon état. Rhumatisme, neuralgie, lumbago, foulures, contusions, inflammations, etc., cesseront de vous torturer. Prix 70 sous. Joseph Triner, chimiste fabricant, 1333—1343 S. Ashland Ave, Chicago, Ill.

L'AGITATION GRANDIT

Copenhague, 23. — Au dire du correspondant du "Berlingske Tidende", à Berlin, la résistance à l'autorité du prolétariat de Berlin grandit rapidement dans le sud de l'Allemagne, en particulier en Bavière, et il est probable qu'elle résultera en l'établissement d'un nouveau gouvernement indépendant de tout le sud de l'Allemagne.

* * *

Véritable chaos

Londres, 23. — Des rapports d'Amsterdam et de Copenhague basés, dit-on, sur des télégrammes venant directement d'Allemagne, soulignent le chaos de la situation politique, en Allemagne. Il existe une vive divergence d'opinion au sujet de la construction de la nouvelle Allemagne. Il y a un manque général d'harmonie entre les diverses parties du pays et une tendance au séparatisme. On affirme que les idées bolchéviques se répandent dans l'ouest, où l'établissement d'une république rhénane est projeté, dit-on.

A une assemblée, le conseil des soldats et des ouvriers à Brême s'est déclaré complètement d'accord avec le bolchévikisme et disposé à faire appel aux bolchéviki de Russie pour établir le communisme. On dit que le groupe radical à Dusseldorf a proclamé une dictature du prolétariat et a arrêté le bourgmestre. A une assemblée des extrémistes à Berlin, Karl Liebnecht a exhorté les ouvriers à choisir les bolchéviki de Russie pour émules. L'assemblée a refusé d'écouter les socialistes modérés.

LA PRUDENCE EST LA MERE

Copenhague, 23. — Suivant les rapport de Pétrograd, les autorités des soviets, en Russie, ont ordonné qu'un croiseur se tienne prêt à lever l'ancre, après un très court moment d'avis, à l'embouchure de la Néva, dans le golfe de Finlande, et l'on annonce qu'en cas de danger 14 membres du gouvernement s'embarqueront à destination d'un port neutre.

REMERCIEMENTS

Les familles Chauvière et Collon remercient les sociétés et tous ceux qui ont bien voulu, à l'occasion du deuil qui les a atteintes si profondément en la personne de M. René Chauvière, leur témoigner leurs sympathies, soit par bouquets spirituels, soit en assistant aux funérailles, soit par offrandes de messes ou tributs mortuaires.